

DES PAYS... ET DES HOMMES

Charles CAURE
Foucauld DUFOUR



Premiers tours de roue

09/09/2004

Depuis longtemps, nous avons prévu de rouler quelques jours à vélo pour tester le matériel et les hommes. Deux semaines avant le départ, nous sommes donc partis dans les célèbres et vertigineuses « Alpes mancelles » pour une randonnée de trois jours, accompagnés d'une amie, Laure. Un peu d'orientation et une séance photos qui nous permet d'immortaliser nos destriers pour la première fois.

Le soir, nous avons testé notre réchaud, qui ne fonctionnait pas... Ça commençait bien! Nous avons donc fait cuire nos nouilles chez des agriculteurs fort sympathiques (première rencontre!) qui nous ont fait goûter les spécialités locales produites maison (cidre et rillettes!). Le lendemain, David et Sylvain, deux autres amis, nous ont rejoints pour faire un peu de canoë (c'est moins fatigant) et fêter l'anniversaire de Charles (21 ans déjà!).

Le soir, nous restons seuls pour la première fois et tentons de mettre tout notre matériel à l'abri dans la tente, la chose n'est pas aisée. Le retour se fait péniblement pour Foucauld, les patins de frein frottaient sur la jante... et ce fut la seule fois où Foucauld demanda grâce à Charles dans une montée (« *Tu vas trop vite!* »).

Le Mans – Nancy

19/09/2004 au 22/09/2004

Ça y est, le grand jour est arrivé! Nous sommes le 18 septembre et le premier coup de sonnette retentit. Les premiers invités arrivent petit à petit et la pelouse devient lieu de rencontres. Nous accueillons chacun avec joie et apprécions nombre de personnes venant saluer notre départ. Une pensée pour les absents...

Nos vélos et la carte du monde où est tracé notre trajet sont le centre de tous les intérêts. Nous tentons d'expliquer rapidement l'utilité de chaque chose emportée. Le ciel est clément et une véritable ambiance de départ se fait sentir autour de nous. Il est bien difficile de s'imaginer que nous n'allons pas revoir ces personnes pendant dix mois et nous réalisons enfin que nous allons partir... Une mini-loterie nous rassemble autour de la pesée des sacoches et des vélos. 50 kg! « Qui dit mieux? » C'est le poids de notre vélo tout compris.

Le stress monte, il est pratiquement 16 heures, derniers papiers en poches nous nous dirigeons devant la maison où une émouvante chanson d'au revoir de Marie nous fait méditer ensemble ces derniers instants manceaux. « *Foucauld, tu te souviens de ce premier coup de pédale tant attendu? Il est arrivé...* » Passé le bout de la rue Henri Tessier, un autre monde nous attend!

Une vingtaine de cyclistes nous accompagne pour la première étape de 20 km jusqu'à Montfort-le-Gesnois. Arrivée triomphale près d'un pont romain après une heure de route, le lieu est propice à une soirée sympathique et à un dîner aux chandelles! Sous le soleil couchant, nous entamons une soirée riche et magique où guitares, djumbés et chants rythment agréablement notre festin.

Petit déjeuner aux croissants sur la plage de Montfort avant de partir sous des applaudissements qui nous réchauffent le cœur. Nous ne sommes plus que deux. Un autre départ.

Après un jour de route ensoleillé, nous entrons dans la Beauce, le vent souffle sur la route qui défile à vive allure et nous nous sentons bien sur nos vélos récemment baptisés, « Bucéphale » pour Foucauld et « Allochtone » pour Charles. Bucéphale était le cheval d'Alexandre le Grand, Allochtone est un terme géologique décrivant certaines roches. C'est joli, non ?

Et pendant ce temps-là se profile au loin la cathédrale de Chartres, avec son toit d'un vert étrange qui se démarque sur la ligne désespérément plate de l'horizon. Nous roulons, roulons, et le périple commence presque trop bien, nous atteignons sans efforts des vitesses que nous ne soupçonnions guère avant de partir ; 25, 30 km/h, on en profite, ça ne durera pas ! Le paysage est presque désertique, seuls quelques bourgs traversés et quelques boulangeries visitées nous rappellent la civilisation. C'est vraiment la France profonde.

Nancy – Grenoble

27/09/2004 au 04/10/2004

Après quelques jours bien sympathiques à Nancy, nous repartons frais et dispos pour la suite du programme, déjà plus ardue. Encore merci à la famille Klaeylé pour son accueil et pour la soirée réussie du samedi soir ! Nous longeons un canal pour retrouver la sortie de l'agglomération, puis la route se fait plus vallonnée, plus variée, plus agréable à regarder. Cela permet à Foucauld de découvrir « sa » Meurthe-et-Moselle, à travers prés et bourgs paysans.

Le soir, nous dormons à Vittel, proche de Contrexéville (vous aurez compris que l'eau de là-bas n'est pas trop mauvaise), à nouveau il nous faut trouver un coin où dormir et c'est un couple de Vittellois retraités qui nous laissent planter notre tente avec circonspection, et finit par nous apporter tomates et concombres.

Devant des gens parfois méfiants, nous nous rendons déjà compte que nos vélos dissipent vite les inquiétudes. Et vous, comment réagiriez-vous si deux voyageurs venaient sonner à votre porte ? « *Des cyclistes, ça n'est pas méchant* ». Il suffit souvent de peu pour échanger plus que des mots.

Autour de deux cafés, les deux cyclistes prennent congés de ces aimables retraités. Nous partons trop tard : une étape dantesque de 9 heures de route nous voit arriver épuisés chez les parents de Perrine, une amie jurassienne de Charles. Sans cartes, nous avons sous-estimé les distances : 180 kilomètres, c'est beaucoup... trop, même. Nous avons au moins découvert la célèbre forêt vosgienne ! À 22h, quand nous découvrons le panneau d'entrée d'Asnans, nous avons la sensation de franchir une ligne d'arrivée. Le comité d'accueil est présent et nous réchauffe en nous faisant goûter du macvin... Nous trouvons des « parents » qui pensent à tout !

Nous continuons plus raisonnablement en gagnant le premier plateau du Jura, aussi plat que dans les manuels de géographie. Charles a mal au genou et il est assez difficile dans ces conditions d'apprécier les tours de pédale... Une petite ascension crépusculaire nous mène à Château-Châlon, « *un des plus beaux villages de France* ». On veut bien le croire ! Autour du villages, sur les coteaux, s'étendent les 50 hectares du cépage du Château-Châlon, « *roi des vins, vin des rois* », vin de luxe au vieillissement surveillé.

Nous rencontrons un vigneron au travail dans sa cave. Il informe les touristes nocturnes que nous sommes sur l'élaboration des différents vins du Jura. La vue est superbe,

et on nous prête pour dormir une petite maison où un feu de cheminée égaiera la soirée. Le Jura n'est en fait pas si montagneux que nous le croyions, il s'étend sur plusieurs hauteurs, plusieurs plateaux. C'est bien agréable : après des montées, du plat ! Le paysage est magnifique, des forêts de feuillus à peine rougies par les prémices de l'automne s'étalent sur des montagnes arrondies, et nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter plusieurs fois pour immortaliser un paysage déjà millénaire.

Le « détour » par Asnans se révèle être une aubaine en nous faisant éviter quelques reliefs et nous rejoignons Oyonnax dans les journées suivantes. Nous commençons à grimper un peu, et en montant nous sentons le poids du vélo tirer vers le bas. Nous dormons pour la première fois en altitude, à Apremont, 900 mètres. Ça ne fait pas haut mais c'est déjà très froid et humide. Le maire, qui cueille ses cèpes, nous confie que « *des jeunes* » montent à cette époque dans ce village pour récolter des champignons hallucinogènes. Nous comprenons mieux la méfiance des autochtones... Deuxième col après celui d'Apremont, à 1 140 mètres. Pas mal ! La descente sur l'autre versant est idyllique : descente lente sur plusieurs kilomètres, en pente douce, ça « rentabilise » la montée du col.

Nous découvrons l'Ain ! Le ciel est magnifique, bleu, quelques nuages et sur tous les versants du vallon s'étalent de mignons petits villages, et les contreforts des Alpes se dessinent déjà au loin. Arrivés dans la vallée, nous retrouvons du plat, pour faire une journée correcte. Le plaisir du vélo est là : nous roulons à flanc de montagnes, les gens sont super sympas, c'est le temps du voyage et la vue est impressionnante sur des kilomètres : on se sent déjà tout petit, et nous n'en sommes qu'aux débuts : Grenoble, c'est bientôt !

Nous arrivons en Savoie par la ville de Yenne, les maisons deviennent couleur pastel. Nous arrivons plus loin sur les lieux d'un tournage de film (avec Josiane Balasko !), amusant. Nous dormons aux Échelles. Et le vendredi...

La Chartreuse, ça vous dit quelque chose ? C'est un massif qui demande un peu d'effort. Nous nous levons plus tôt que jamais pour arriver à l'heure du déjeuner dans la ville d'adoption de Charlo, Grenoble... C'est une matinée difficile qui nous surprend au lever du lit, vers St-Pierre-de-Chartreuse puis vers le col de Porte, 1 340 mètres. C'est difficile, on ne pédale pas vite, on sue, il manque des pignons pour mouliner à l'aise, ça ne semble jamais s'arrêter... L'arrivée n'en est que meilleure. Nous concluons ce Nancy – Grenoble par une descente de quinze kilomètres sans un coup de pédale, jouissive ! Grenoble se découvre soudainement, au détour d'un lacet, impressionnante dans sa vallée encaissée. Les freins travaillent dur et, dans une ponctualité parfaite, nous arrivons à l'heure prévue après une semaine difficile mais magnifique.

C'est bien agréable d'avoir un but à atteindre en vélo, mais ça l'est encore plus lorsque de supers amis vous attendent pour faire la fête et vous encourager. Nous partirons mercredi de Grenoble en espérant que le genou de Charles ira mieux. En attendant, nous ne chômons pas non plus, visitant les uns et les autres à droite et à gauche dans un Grenoble au faite de sa forme sous un soleil automnal propice !

Grenoble – Vérone

07/10/2004 au 18/10/2004

Quelques jours de repos où Charles a retrouvé ses amis et son Grenoble de l'année dernière, où Foucauld a rencontré ce petit monde... comme un poisson dans l'eau. Une

ambiance de fête nous mène aux portes d'un nouveau départ : celui de la France !

Accompagnés par quelques bons amis nous lançons un au revoir émouvant aux camarades de promo de Charles devant son école. Les premiers coups de pédales en présence de Xavier sont intenses, un autre départ pour une personne qui a déjà fait ce genre d'expérience. . . La troupe s'élançe vers Vizille où nous pique-niquons joyeusement dans le parc du château ; pitreries et jonglage accompagnent cette longue pause.

Les Roberts, vous connaissez ? Un petit village sur la route des Deux-Alpes est propice à une succulente soirée. Une pluie torrentielle berce les uns et mouille les autres. . .

Le matin, les montagnes ont revêtu leur bonnet d'hiver et les arbres leur costumes d'automne. Nous remontons sur nos destriers, Charles a la larme à l'œil ; difficile de glisser les bonnes paroles aux personnes que nous aimons et qui prennent une route différente de la nôtre. . .

Sous un soleil automnal, nous prenons une route que Charles connaît et redécouvre à chaque instant : celle des Deux-Alpes. En vélo, nous nous imprégnons des paysages traversés et réalisons l'ampleur des distances parcourues, cela serait-il possible avec ces avions au-dessus de nos têtes et dans ces voitures qui nous rasant ? La palette de couleurs offerte par les arbres est vraiment incroyable, rouge vif et jaune éclatant des feuillus côtoient le vert intense des sapins. Ce feu d'artifice borde notre route pendant l'ascension du col du Lautaret. Sur notre droite, le glacier de la Grave tire son immense langue, au loin une vallée se dessine.

Un dernier lacet, nous arrivons mouillés mais ravis en haut du col, un coup d'alcool de prune, et c'est reparti pour une descente de presque mille mètres de dénivelé. Briançon nous accueille avec sa gargouille et ses maisons colorées, et nous avons la chance de dormir dans la vieille ville.

Maintenant, nous avons du temps et nous en profitons, cette ville vaut le détour avec son ancien fort du XVIII^e siècle perché au dessus de la montagne. Ses ruelles étroites et escarpées nous font rencontrer un menuisier dans son atelier, une simple cave voûtée.

La traversée de la vallée de la Clarée, encore sauvage, est une formidable porte de sortie vers l'Italie. Un dernier col, celui de l'Échelle, et ça y est, nous y sommes ! C'est le passage vers l'étranger, après 1 315 kilomètres de routes françaises.

Notre enthousiasme est vite réfréné par le paysage que nous découvrons « de l'autre côté ». Les nuages gris de pollution de la plaine du Pô gommant le ciel bleu, la nature semble battue par les industries et les routes, les montagnes perdent leur tête et leur beauté. Quelle différence énorme en seulement quelques kilomètres !

La route se prolonge ainsi, chaque camion semble vouloir nous happer, une route droite qui ne semble jamais se terminer. Turin est au bout du tunnel. Premier café italien et premières pizzas se mélangent aux retrouvailles avec Coco, une amie de Charles. Un accueil chaleureux d'une famille et un coin de jardin nous montrent une autre Italie. Celle des *grissinis*, des biscuits, des odeurs de café. . . et de l'agréable accent italien que cache Max. Une visite du musée du cinéma de Turin nous plonge tous les deux dans son univers magique. Jeux d'ombres et lumières, lanternes magiques et premiers dessins animés sont présentés comme étant le socle du cinéma. Au-dessus, une profusion d'extraits de films, de scripts, d'affiches d'époques. . . et même le chapeau et l'écharpe du célèbre Fellini. Avis aux amateurs !

Encore la route italienne, encore la monotonie. Avons-nous le mal de la plaine ? Réveil difficile. . . Chivasso, Pavia, Pizzighettone, Crémone, Mantoue se laissent découvrir par de plus petites routes et sont nos étapes successives. Que de rencontres ! Un prêtre nous invite à sa table pendant une réunion de village, les retraités s'étonnent de nous voir sonner à leur porte (mais finalement nous ne devons pas avoir l'air trop méchants. . .), les enfants jouant au foot nous entraînent par surprise pour un match improvisé. Que de joie de voyager sans le souci de savoir où dormir ! Étrangement, nous n'avons dormi qu'une seule fois sous la tente depuis l'Italie. . . et ce fut en plein centre de Turin !

Nous retrouvons du plaisir à faire du vélo, les petits villages réapparaissent et les rizières de la plaine du Pô s'éloignent derrière nous. La végétation commence à changer, les oliviers, les cyprès, les lauriers roses rendent l'atmosphère plus douce et agréable : nous sommes enfin arrivés au lac de Garde. Un après-midi de repos intense sous un soleil pratiquement estival, alors pourquoi ne pas se baigner ? Les *actinidias* et les vignes qui bordent la rivière nous propulsent jusqu'à Vérone sur une piste cyclable, du pur bonheur ! Merci Max.

Escortés par un athlète de l'équipe nationale du triathlon d'Italie, nous reconnaissons cette Vérone que nous aimons tant. Nous tournons la tête et l'arène s'élève devant nous comme par enchantement au milieu de la place la plus vaste que nous ayons vue jusqu'à présent. Émerveillés, nos regards se rencontrent et nous réalisons le chemin déjà parcouru depuis notre ville du Mans.

Un pressentiment vient à Charles : « *la première personne à qui nous allons nous adresser va nous héberger.* » Aussi, le premier coup de sonnette nous mène chez Alessandro. Comment le décrire en quelques mots ? Quelques mots en français suffisent pour nous voir, cinq minutes après, déposer les sacs dans une chambre de son bel appartement. Les couleurs et les tableaux aux murs traduisent son métier de décorateur d'intérieur. Une douche chaude et nous partons à la découverte de la ville des amoureux, c'est vrai qu'il y en a beaucoup !

Le ciel bleu revient parmi notre voyage et nous en profitons pour nous balader sereinement en ce dimanche 17 octobre. Vérone et Alessandro sont deux découvertes que nous aurons du mal à quitter. . . mais Vicence puis Udine nous attendent pour rejoindre une autre frontière, celle de la Slovénie.

Vérone – Budapest

19/10/2004 au 30/10/2004

Après Vérone, nous voilà à Vicence. Cette ville fut marquée à la Renaissance par le travail de l'architecte Palladio, auteur notamment des plans de la *Villa Capra* (la *Rotonda*) et du théâtre olympique, dont le travail dans les perspectives donne au spectateur l'impression d'une scène immensément profonde. On reconnaît dans certains bâtiments l'influence vénitienne, nous sommes passés en Vénétie ! Encore des places au charme latent, parfaites dans leur unité et leur capacité à nous faire voyager. . . dans le temps.

Nous décidons de prendre le train pour avancer un peu plus vite, car nous sommes le 19 octobre et le 28 du même mois, nous devons être à Budapest pour retrouver trois amis du Mans. . . Difficile dans ces conditions de concilier rapidité et découverte des pays traversés : nous décidons de privilégier la rencontre face au sport. Malheureusement (ou

heureusement ?), pour notre première fois en train, nous ratons l'arrêt à Mestre et nous retrouvons... à Venise ! Quelle surprise ! Nous avons le temps d'admirer quelques palais et de regretter de ne pas pouvoir en faire davantage avant de reprendre nos destriers... puis le train, pour Gorizia, ville frontière avec la Slovénie. C'est étrange d'aller si vite !

Nous profitons de nos derniers instants en Italie pour adapter nos vélos aux difficultés que nous rencontrerons, en les dotant de pédaliers aux développements plus adaptés : 50 kilos, c'est lourd à porter dans les montées. Les pièces sont là, les mécaniciens disponibles, c'est génial ! Les capacités de moulinage nous changeront la vie dans les cols slovènes.

Nous passons la frontière de nuit, premiers douaniers, premiers contrôles, premiers tampons, premiers kilomètres dans cet Est... Le poste frontière est une porte que nous n'avions pas eue en Italie, et cette frontière qui n'existe pourtant que dans les esprits humains a besoin de se matérialiser pour nous faire réaliser que nous changeons de pays.

La Slovénie semble un pays de transition. Le niveau de vie apparent, les prix, l'appartenance à l'Union Européenne, tout cela la rapproche assez de ses voisines italienne et autrichienne. Mais il y a d'autres choses qui nous rapprochent davantage de l'est qu'on s'imagine : les paysages ruraux, les vieilles voitures (beaucoup de Skoda !), la langue. Si vous prenez une carte de Slovénie, vous remarquerez qu'une énorme partie du territoire est recouverte de forêts et que le pays est assez montagneux. Nous le traversons en automne et ne le regrettons pas. Après les Alpes, ces « montagnettes » couvertes de forêts pleines de couleurs chaudes finissent de nous attacher définitivement au relief, qui demande des efforts mais remercie de la plus belle façon ceux qui se sont attaqués à la montagne. Ici, nous ne sommes pas montés au-dessus de 1 000 mètres, mais l'effort fut plus intense que dans les Alpes : certaines routes ne sont pas bitumées, mais simplement constituées de cailloux, comme certaines pistes blanches que vous connaissez peut-être en France, et les pentes sont rudes.

Mais en contrepartie, nous sommes seuls, roulons en forêt, jouons avec les nuages, roulons sur des chemins de crêtes et sommes entourés du plus beau panel de teints orange qui soit. Ces grands hêtres, tilleuls, bouleaux, sont vraiment majestueux dans ces habits, et les sapins font sortir leurs têtes pointues et sombres de cette palette vivante, comme des étalons pour juger des plus belles parures. Le temps, toujours, est au rendez-vous, nous roulons court vêtus... fin octobre.

Une autre bonne surprise de Slovénie est sa population. D'une part, elle parle anglais, même dans les plus petites villes. D'autre part, et pour ce que nous en avons vu, les habitants sont très sympathiques et accueillants. À Ziri, Iztok nous invite chez lui et prend sa journée de congé avec sa femme pour nous faire découvrir sa ville puis Ljubljana, où sa femme Maria a étudié. C'est un peu un départ en vacances, nous avons mis nos douze sacoches dans le coffre et les vélos sur le toit pour la première journée pluvieuse du voyage ! C'est agréable de rouler comme ça. Ljubljana (prononcer « *Lublana* ») est une ville de 270 000 habitants, mais reste une capitale, avec ambassade et château. Il n'y a pas vraiment d'unité dans l'architecture de la ville, et peu de bâtiments historiques. Nous visitons le centre rapidement.

Après Celje (est de la Slovénie), nous trouvons une de nos meilleures places pour la nuit : le paysan qui nous montre sa grange remplie de foin n'en revient pas que nous en soyons aussi contents ! Là encore, nous rencontrons une famille avec qui des liens se

créent assez vite. Dora, une étudiante de notre âge, nous explique l'histoire compliquée de l'ex-Yougoslavie, et nous apprenons que la Slovénie n'existe que depuis une dizaine d'années. C'est un pays sans histoire ancienne, tout petit, autant d'habitants que dans Paris intra-muros ! La soirée est fantastique, nous rions autour d'une poêlée de châtaignes rôties en buvant notre thé de la montagne. À notre départ, la grand-mère, en Slovénie, veut nous marier à sa petite fille. On finit d'abord notre voyage, après on voit. . .

Ce que nous avons appréciée en Slovénie, c'est ce mélange d'authenticité et de modernité des gens, qui vivent souvent dans des maisons qu'ils construisent eux-mêmes, et aiment à s'occuper de leur jardin ; à la campagne chaque maison en a un et pour ce que nous en avons vu, ils sont productifs !

Après encore une journée fantastique, nous quittons la Slovénie pour deux jours de Croatie. Un peu moins boisée, un peu moins propre, les gens ont peur de nous. Varazdin est une jolie ville, mais nous restons sous le charme slovène. Les gens vendent leurs choux à leur porte par sacs de 30 kg !

Puis, en deux jours, nous traversons notre seconde frontière, et entrons en pays hongrois. La langue devient encore plus incompréhensible, et l'ambiance change un peu avec les paysages qui s'aplanissent pour devenir des plaines pleines de maïs. Et puis, c'est l'arrivée au lac Balaton. La ville de Keszthely est vraiment comme une station balnéaire, entièrement dédiée au touriste (souvent allemand : *Zimmer frei*, chambre libre, est affiché sur la moitié des maisons croisées en arrivant !). La piste cyclable que nous empruntons le lendemain nous fait voir la côte de ce lac dont on ne peut voir l'autre rive. L'horizon y est flou comme un océan ; les Hongrois n'ont pas la mer, ils ont le Balaton ! Dans le brouillard matinal, les installations touristiques sont comme des fantômes du passé, dans le temps cotonneux où nous arrivons tout est désert et tout semble suranné. . . Étrange de se sentir spectateur. Un instant magique le long de ce lac : dans un village perdu parmi les vignes (le fameux vin hongrois), une dame âgée nous accueille comme ses petits-fils pour un midi, est-ce nos grands-mères qui nous manquent ? Nous sommes touchés par sa joie de nous voir chez elle, c'est même elle qui nous remercie d'être là !

Dernier bout en train de *Balatonfured* jusqu'à « la perle du Danube », Budapest. L'arrivée est grandiose, en train nous n'avons pas à visiter les banlieues avant le centre, et nous sommes tout de suite accueillis par la magnificence du château et les lumières des ponts sur le fleuve le plus long d'Europe, le Danube. Notre chance est à nouveau extraordinaire : à 21h45, nous trouvons deux jeunes Allemandes charmantes à leur balcon, Lyoba et Vanessa, qui nous offrent le coucher. Elles étudient la médecine avec d'autres Allemands à Budapest, et ça fait plaisir d'être introduits par elles dans la vie étudiante de cette grande capitale, de rencontrer des gens très sympathiques, de danser aussi.

Vous aurez compris que ce séjour à Budapest se passe pour le mieux quand vous saurez en plus que Charles, Hélène et Ségolène, trois amis de Foucauld, du Mans, nous ont rejoints pour quelques heures de rires, visites et balades dans cette ville faste. La visite approfondie des bains notamment, ces derniers constituent un endroit assez exceptionnel de convivialité et de soin du corps. . . À importer absolument, vu le bien procuré. Grâce à l'ami d'une de nos deux Allemandes, nous trouvons ensuite à dormir chez une famille hongroise dont la mère est professeur de français et anglais. Nous parlons de l'époque du communisme, récente et vécue par eux-mêmes. Impressionnant ce système, dans notre

vie de liberté !

Nous nous apprêtons à repartir vers la Hongrie du sud, après moult heures passées dans le faste de l'ancien empire austro-hongrois.

De Budapest aux Carpates

31/10/2004 au 21/11/2004

Un rendez-vous sur l'île Marguerite est un parfait endroit pour saluer nos trois amis français avant leur départ en bus. Nous sommes à nouveau tous les deux et regardons avec joie les bons moments passés avec eux au cours des trois derniers jours. Nous vagabondons à nouveau pour retrouver une famille, une église, un jardin ou même un garage. . . mais ce soir-là ce furent des portes qui se refermèrent plus ou moins aimablement. La nuit tombe et Budapest s'allume mais nous n'errons que dans les quartiers aux rues sombres qui bordent le Danube. Résignés pour la première fois du voyage, après trois heures de recherches, nous acceptons une bière comme seul compromis à notre recherche. Un moment à revenir aux beautés du vieux Buda qui se révèlent depuis la muraille blanche près du château, un moment à écouter Gabor, un jeune homme intéressant et religieusement calme. . . Un moment de repos fort mérité en tout cas. Ce dernier nous indique un parc où passer la nuit. Les feuilles jaunies forment un tapis doux et agréable, la lumière timide joue à cache-cache avec les arbres trapus qui nous entourent, quelle chambre magnifique ! Charles finit sa nuit dans le métro, à faire des va-et-vient entre les terminus. . . Il fait si froid dehors !

Voilà peut-être l'occasion de vous dire que notre mode de voyage ne présente pas que des avantages : dormir chez l'habitant, c'est parfois la source d'un peu de stress, notamment dans les villes. Le destin fait parfois des clins d'œil, car en arrivant à 21 heures à Budapest le premier jour nous avons trouvé en une demi-heure une place formidable, et là en débutant notre recherche à 17 heures, nous avons tourné vainement pendant trois heures. Instructif, ça nous descend un peu de notre nuage de facilité !

Nous quittons Budapest, une histoire d'amour brève mais intense. Nous suivons la Duna, le Danube, ce fleuve si long et large, qui sépare Buda et Pest, pour quitter l'agglomération. Traversée des banlieues, grises et sales, peut-être comme celles de toutes les capitales. Budapest compte tout de même deux millions d'habitants.

Lorsque neuf ponts enjambent le fleuve dans la capitale, il n'y en a aucun en aval de cette dernière, et nous devons prendre le bac pour continuer notre route. C'est une chose normale ici, et pour nous si exotique ! Une autre aventure nous attend lorsque, quittant la route principale, le soleil déclinant, nous nous enfonçons dans la campagne pour trouver une piste plus clémente et un endroit pour nous abriter. Nos vélos deviennent pesants et les chemins boueux deviennent champêtres, puis difficilement praticables. . . Et une nouvelle fois, après cette inquiétude de l'inconnu, la rencontre, à Kucs, de trois copains fêtards, dont l'un habite dans sa datcha pour les vacances, et nous finissons la soirée en chantant des chants français et hongrois autour d'un verre de schnaps. Le Danube coule non loin de la maison, on le devine à la fraîcheur et il se révèle le lendemain lors du petit déjeuner, sur la terrasse : nous sommes face au plus long fleuve d'Europe.

La Roumanie approche, et avec elle un Est toujours plus différent. On nous indique un meilleur endroit pour passer la frontière et nous voilà chez ces Roumains à l'image si

dégradée chez nous. Les médias ne donnent pas le meilleur aspect de la Roumanie, et que l'on soit en France ou en Roumanie, on nous a bien prévenus : « *Faites bien attention à vous, ce sont des voleurs, ils sont si pauvres. . .* » ; et pourtant que d'accueils chaleureux nous y attendent ! Les gens dans les campagnes nous gâtent de bon lait de vache, de fromage, de gras, de cafés turcs, de pains maison. . . avec tant de gentillesse que nous nous sentons parfois gênés.

La Roumanie est encore marquée par son histoire récente, la dictature catastrophique de Ceausescu n'a pas franchement donné à ce pays tous les atouts pour s'en sortir. Notre première halte se fait à Timisoara, où nous découvrons, très intéressés, la vie étudiante et celle de la communauté francophone, qui se mêlent parfois. Hors des représentations diplomatiques d'un état, il existe également une représentation culturelle qui passe par l'intermédiaire des instituts culturels, des alliances françaises ou des lectorats. Par Quentin, un ami de Charles, nous rencontrons les lectrices françaises et belges francophones de l'université, Carole et Céline. Cours, organisation d'un mini-festival cinématographique, gestion du lectorat et de sa bibliothèque, l'expatriation volontaire de ces jeunes femmes est bien occupée, et très, très intéressante.

Nous n'aurons pas trop de quatre jours pour profiter de tous ces gens, d'autant plus que nous découvrons dans les derniers jours la présence d'une association française qui, avec des jeunes Roumains, tente d'occuper les enfants des rues par des activités du cirque (jonglage, acrobatie. . .) et des cours, si les enfants le désirent. Le parallèle avec notre projet associatif en Inde est assez flagrant pour que nous passions une soirée festive avec tous les « animateurs ». L'après-midi, nous avons un peu joué avec les enfants, assez pour nous rendre compte des quelques plaisirs et difficultés que l'on pouvait trouver avec ces personnes vivant dans un univers si différent du nôtre. Merci Téo pour ces quelques moments de découvertes passés avec toi. . .

Infos vélos : la roue arrière de Charles est brisée et nous en profitons pour rester un jour de plus à Timisoara, ouais ! Vous aurez compris que l'on ne voulait pas partir. . . Dans le voyage, il est parfois difficile de quitter les gens que nous commençons à aimer.

Il faut repartir à l'aventure, la vraie. Nous allons être servis, avec en quelques jours des problèmes mécaniques, une excursion nocturne de cinq heures (oui, cinq) dans la nuit et la boue totale, à travers champs et chemins impraticables, une ascension sous la neige, un guet-apens glacé à 1 200 mètres d'altitude sous le soir tombant. Les organismes souffrent, les vélos aussi, le froid arrive et, dans les hauteurs, cela se fait sentir, nous nous fatiguons beaucoup plus vite. Mais on ne part pas pour se plaindre, et quand nous regardons le chemin parcouru nous retenons bien sûr le réconfort apporté, au regard de nos efforts, par les gens qui nous ont accueillis. Il est déjà agréable de retrouver dans le roumain une sonorité latine plus facilement compréhensible, il l'est encore davantage d'observer un intérêt pour notre aventure, qui semble si exotique.

Nous rattrapons un peu le retard accumulé en prenant le train à Craiova pour rejoindre Bucarest le 19 novembre après quelque 3 270 kilomètres. Nous trouvons impressionnants la grandeur et les contrastes énormes de cette capitale : des ruelles aux avenues, des églises aux blocs, il n'y a qu'un pas. Ici, c'est un Français qui nous loge, Fabien, par l'intermédiaire duquel nous faisons connaissance du monde des VIE, « volontaire international entreprise », des jeunes de 18 à 28 ans qui partent à l'étranger pour se faire une première

expérience. Pendant que Foux se dirige vers une soirée costumée, Charles prend la direction du concert que donne une chanteuse roumaine connue. En Roumanie, la bière ne coûte pas bien cher et se sert par demi-litre, alors on en profite pour bien se désaltérer et ainsi éviter les tendinites du début du voyage. . . Nous errons dans Bucarest emmenés par des amis. Que de taxis jaunes Dacia 1 310 !

Nous pouvons parler du temps qui court sur nous depuis le début du périple à deux mois du départ. Le 5 novembre, Charles remarquait que le tee-shirt et le short sur le vélo lui paraissaient exceptionnels : « *Pourvu que ça dure !* » Le passage à la frontière roumaine nous offre depuis un tout autre aspect du climat. La pluie qui nous ralentit et nous fait nous habiller comme des sacs plastiques géants, le vent qui décourage, la neige qui glace le bout des doigts et des pieds, le froid, vous pouvez imaginer notre état de bonheur lorsque le soleil se pointe à l'horizon.

Depuis nous nous reposons bien au chaud dans l'appartement agréable de Fabien, sans souci nous occupons nos journées de balades et d'activités diverses allant du match international de rugby (Roumanie – Japon !) à la visite de la maison du peuple, projet gargantuesque de Ceausescu qui abrite le parlement roumain. Et maintenant, à nous la Bulgarie ! Nous espérons rejoindre Istanbul début décembre.

Bucarest – Istanbul

22/11/04 au 04/12/04

Quelques notes de musique d'Orient viennent souffler sur nous pour la première fois du voyage. L'Asie ne nous semble plus inaccessible et la mythique Istanbul pointe à l'horizon sur notre carte. Pourtant le froid et les larges avenues bordées de blocs qui accompagnent notre départ de Bucarest nous plongent dans une toute autre réalité. Les derniers kilomètres de Roumanie se font dans la direction de Calarasi, ville frontière avec la Bulgarie. Les charrettes tirées par les bœufs, les ânes ou les chevaux sont pour nous l'occasion de dépasser avec un sourire leur propriétaire. Parfois remplies de foin, parfois de fruits et légumes, d'autres encore semblent plutôt utilisées comme moyen de locomotion, et il n'est pas rare de voir toute la famille installée sur le plateau arrière.

Une chose nous rassure sur nos vélos lorsque le soleil décline et nous rougit le dos, nous avançons bien vers l'Est. Cet Est si présent pour nous et qui ne nous est rappelé que par cet astre donne goût à l'aventure.

L'aventure continue à un bon coup de pédale vers un autre alphabet, l'alphabet cyrillique. Jusqu'alors l'alphabet latin ne nous permettait pas de comprendre la langue du pays, mais au moins d'être en accord avec les noms de villes et villages indiqués sur notre carte. Désormais, ce n'est plus possible ! Varna, qui est décrite comme le Nice de Bulgarie, reste fort heureusement assez touristique pour que les doubles indications soient affichées.

Les quelques flocons de neige de la matinée se transforment au fur et à mesure que nous pédalons. Doux, nombreux, fondus. En haut d'une colline, un combat amusant oppose le soleil et les pesants nuages neigeux. À notre gauche, la neige nous fouette et à notre droite, le soleil nous chauffe. Bientôt la lutte se termine et une tempête de neige nous surprend, les vélos accrochent bien sur la faible couche qui se dépose, mais pour combien de temps encore ? Heureusement nous redescendons et un vent puissant vient chasser tous ces mauvais sorts. Le vent ne peut-il pas en être un autre quand il arrive de

plein côté et qu'il vous pousse vers les camions qui vous dépassent ? Quel antidote ? La route change de direction, plus au sud, et soudain nous nous sentons comme deux guerriers prêts à affronter la distance qui nous sépare encore d'Istanbul, toujours et toujours plus présente. Nos yeux la cherchent au détour d'une route, encore invisible.

Au pied de la mer Noire, Varna nous donne une saveur plus douce du voyage. Quel régal de savoir que nous allons longer la mer Noire sur près de 150 kilomètres ! Des journalistes en mal d'informations nous demandent s'ils ne peuvent pas faire un article de notre périple, deux pauses photos et nous voilà repartis pour découvrir la mer Noire. Ce ne sera pas la quatre voies avec laquelle nous quittons Varna, ni la plus petite route vallonnée enfouie dans les forêts aux couleurs ocres des feuillus qui nous ferons la découvrir. Nous voyageons à contre-saison, l'hiver ne semble pas encore avoir achevé l'automne.

La mer Noire. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi une telle dénomination ? Le soleil éclatant répandait son voile doré dessus, les collines s'y jetaient avec amour. Et nous ? Contemplatifs. De la terre à la mer, quelle belle transition. Derrière ces deux mots antinomiques se cache un autre paysage, celui des petits villages perchés en haut des collines qui vivent paisiblement. Quelques enfants tziganes, dans leurs mains des cartons, nous approchent pour quémander de l'argent : à l'âge de six ans, ils sont déjà d'une assurance déconcertante. Un chat et un chien nous accueillent dans une maison sans maître où nous plantons la tente. Coucher de soleil rouge et lever de lune orange sur l'aridité des montagnes. Les forêts de feuillus denses du nord de la Bulgarie contrastent avec la couleur ocre de la terre et de la végétation plus basse et aride du sud de ce pays. Nous sommes aux portes de la Turquie. Cinq contrôles de passeport, quatre barrières, un soldat avec sa mitraillette, un cachet sont nécessaires pour entrer dans ce nouveau pays.

Mais comment réaliser ce passage de frontière ? Une frontière représente bien plus qu'une ligne sur la carte, il s'ensuit une autre façon de vivre et de parler. Pour notre part, s'y ajoutent des passages à franchir pour refermer une partie du voyage et en ouvrir une autre.

Elles nous offrent le point final d'une partie accomplie et la majuscule de l'inconnu. Quelle facilité de nous sentir en Turquie lorsque, après quelques enroulées, nous regardons abasourdis un minaret pointer fièrement vers le ciel ! L'animation des villages ne fait pas de doute non plus, notre traversée se fait sous les bonjours que nous lancent les personnes près de la route. L'accueil est alors formidable pour ce premier jour dans ces terres : en seulement un jour en Turquie nous comptons pas moins de vingt-et-un thés offerts !

650, 550, 500, . . . 50 kilomètres d'Istanbul, notre cœur s'accélère. Nous méritons notre rêve après une hideuse et dangereuse quatre voies qui nous laisse sur place lors des montées, à cause des collines que nous devons franchir. Le trafic est intense, la pollution nous donne du mal à respirer, la mer, grise au loin, avale le ciel voilé, les buildings du nouvel Istanbul saturés en publicité bordent le périphérique. Les minibus nous font des queues de poissons, nous rappelant à chaque instant qu'ici nous ne sommes rien. La muraille byzantine passée, un autre visage d'Istanbul se dévoile. Celui que vous connaissez peut-être . . .

Pourrait-on imaginer Paris sans Notre-Dame ? Ainsi ne peut-on pas imaginer Istanbul sans ses mosquées et les cinq appels quotidiens à la prière qui résonnent du haut de tous leurs minarets. Les plus grandes mosquées, majestueuses et colorées rappellent le faste de l'empire ottoman. La plus célèbre d'entre elle, *Sulyanahmet Camii* (signifiant « mosquée »

et prononcée *djami*), la mosquée bleue, fut construite pour rivaliser avec Sainte-Sophie. D'autres *Camii* sont plus petites et d'autres encore sont faites de bric et de broc. En tout cas, l'Occident laisse place à l'Orient. . .

Il y a des magasins, des marchés, des étals partout, on en vient à se demander qui peut acheter tant de choses. Le grand bazar offre des possibilités infinies, les marchés des rues sont légions et vendent tant de fruits et légumes que les rues se parent de leurs teintes, les pâtisseries que nous retrouvons à chaque coin de rue nous font de l'œil. . . « *Approchez approchez, nous avons de belles choses pour vous !* »

C'est un parti pris, nous avons beaucoup marché à Istanbul. Nedim, un jeune homme incroyablement gentil et prévenant, nous a guidés deux jours durant dans le quartier populaire de Fatih et dans les plus belles mosquées. Grâce à lui, nous avons pu nous plonger dans la chaleur de ce quartier qui nous semble être une grande famille.

Marcher, comme le vélo, rapproche insensiblement des bâtiments et des hommes, et pour finir, les vues d'Istanbul devenaient. . . naturelles. Nous avons pu voir la diversité, le touristique et le quotidien, l'absence de plan d'urbanisme et l'ordre policier.

Un des aspects marquants d'Istanbul est la distinction que l'on peut y faire entre présent et passé, et si les anciens fastes byzantin et ottoman marquent profondément la ville, cette dernière reste une des plus animées que nous ayons rencontrées. Une de nos grandes chances fut de pouvoir participer à une marche dans la banlieue éloignée d'Istanbul et de découvrir la face B d'une métropole qui laisse construire sans retenue et s'agrandit de manière folle. Malgré tout, les marchands s'affairent, et nous n'avons jamais vu autant de magasins.

Turquie – Iran

10/12/2004 au 13/01/2005

À l'heure d'écrire sur ce pays, une vague appréhension nous gagne. Est-il possible de décrire avec des mots ce changement de monde géographique mais aussi culturel ? Les grandes villes contemporaines possèdent toujours quelques caractéristiques en commun, mais déjà Istanbul avait quelque chose de différent.

La Turquie, c'est une porte ! C'est la porte de ce monde tant attendu où l'accueil devient chose naturelle, où notre voyage prend tout son sens. Combien de *tchai* (thés) avons-nous bus en bavardant avec nos quelques mots turcs et leur constante bonne humeur ? Nous avons rapidement renoncé à les comptabiliser. . . Très curieux, joviaux, fiers de leurs pays, avenants, les Turcs ont rendu agréable notre séjour dans leur pays, à des moments où il était parfois difficile de l'apprécier. Quelques noms : Ibrahim, Nedim, Ali, Ersin, Bayran, Djan, Mohammed, peu de noms de femmes, on y reviendra.

La Turquie est immense. Nous n'avons parcouru qu'une faible distance sur son territoire si on la compare à son étendue, mais les paysages rencontrés, joliment montagneux, arides de steppes, plaines anatoliennes et érosion incroyable de la Cappadoce, demeurent un plaisir de diversité. En hiver, l'est du pays est particulièrement exposé au froid et les -40°C annoncés d'Erzurum au Nord du pays, où nous devons retirer nos visas iraniens (finalement pris à Ankara), nous ont frigorifiés par la pensée. . . Nous étions bien heureux de traverser ces étendues froides et blanches en train !

Notre trajet en Turquie à la suite d'Istanbul est une sorte de boucle si l'on s'amuse à

le tracer sur la carte, le nœud de la boucle se trouvant à Ankara. D'Istanbul, le ferry nous amène sur la côte asiatique et il traverse le détroit du Bosphore pour s'amarrer à Yalova. À travers de fatigantes collines, un paysage méditerranéen rempli d'oliviers nous transporte jusqu'au lac d'Iznik, et déjà pointent à l'horizon, au quatrième plan, de vastes montagnes enneigées. Le froid s'en mêle et l'arrivée à Eskichéhir est une mini-victoire sur le gel. Que faire pour passer rapidement la monotonie de la steppe sur plus de 300 kilomètres ? Du camion stop ! Avec nos vélos, quelle aventure ; elle nous permet de rejoindre Ankara en un temps record. . . avec quelques pépins mécaniques : « *Les lingots de plombs qui tombent sur les roues, ça fait pas du bien !* »

Roulons maintenant sur la route de la soie, admirons les caravansérails qui la bordent. Quel honneur de pédaler sur cette ligne droite, perturbante, avec son histoire et le temps qui s'y écoule. Quel mythe que ce chemin porteur de tant de symbolisme et de richesses ! Les caravansérails, en plus ou moins bon état, restent tels des sentinelles pour garder la mémoire de ces caravanes qui parcouraient à pied des milliers de kilomètres.

Konya, Aksaray, Cappadoce, enfin, l'ivresse de la route nous prend. Du désert au tapis blanc, d'Ankara à l'Iran. Le bruit du train qui dévore les rails au travers des montagnes rappelle le monde ferroviaire du livre d'Emile Zola, *La Bête Humaine*.

Vous pensez peut-être que nous n'avons pas fait beaucoup de vélo. . . C'est en partie vrai. Nous avons décidé de prendre notre temps et de limiter les kilomètres dans des conditions difficiles pour le moral. Ainsi, pour découvrir correctement la Cappadoce, nous nous donnons une semaine car, dans la neige et le froid, les kilomètres s'apparentent davantage à une corvée qu'à du plaisir. L'effort nous fait suer tandis que l'air glacial pénètre, tel un intrus, par les orifices de nos vêtements.

Un peu de narration pour vous décrire nos principales rencontres et découvertes. Ankara ne mérite véritablement que quelques lignes : ville administrative qui semble jaillir de nulle part au beau milieu d'un désert, elle ne nous a accueillis que l'espace de deux jours pour obtenir nos visas iraniens. Nous n'en avons pas profité et un vélo de 50 kg demeure « un gros boulet » pour découvrir une telle ville. . . « *Welcome Occident !* » semblaient vouloir dire les buildings du haut de leur trente étages. Où pointent les minarets si célèbres de Turquie ?

Nous nous retrouvons à Konya par une coïncidence extraordinaire pendant la semaine du *Mevlana*, la plus importante de l'année pour ce berceau du soufisme. Le créateur de ce courant mystique s'appelle Mevhlavi, et la semaine du *Mevlana* commémore l'anniversaire de sa mort. Vous connaissez peut-être les derviches tourneurs de nom, on les nomme *semazens*, ce sont des moines soufistes qui tentent de rencontrer Allah par la danse tourbillonnante qui caractérise leur culte. Les adeptes du soufisme se rassemblent dans des cérémonies appelées *derghas*, où la musique joue un rôle de guide, du doux son de la flûte en roseau à l'excitation des percussions. Les fidèles répètent inlassablement le nom d'Allah suivant les battements du cœur et cela donne lieu à des manifestations de transe collective impressionnantes ! Parfois, une personne se lève et tente de tourbillonner autour d'un fil venant du ciel, qui passe par sa main gauche et qui vient se clouer sur le sol avec son pied qui reste immobile. Sa large robe blanche s'élève et rafraîchit nos visages frôlant ce mouvement de tissu et d'air. . .

La Cappadoce tant attendue vaut sa renommée. Depuis combien de temps en parlions-

nous ? Assez pour en espérer beaucoup. Nous commençons par quitter avec plaisir nos bicyclettes et prendre les sentiers de randonnées qui traversent des vallées aux noms étranges. La vallée des épées, des roses et des pigeons sont celles que nous avons explorées, le hasard étant notre seule guide. Selon nous, se perdre ainsi parmi les vallées est un des meilleurs moyens pour voyager, l'esprit libre de toute organisation, avec pour seule obligation celle de se remplir les yeux. Ce qui est extraordinaire dans cette région, c'est que hommes et nature se sont accordés pour réaliser au même endroit des choses incroyables. Ainsi, les cités souterraines, les églises encore peintes, les maisons, les granges, les pigeonniers, tous ces édifices troglodytes qui ont dû demander tant de travail côtoient les cheminées de fée, les vallées multicolores : roses, orangées, rouges, jaunes et jaunâtres, vertes même parfois ; et les pitons les plus improbables. Dans la vallée d'Ihlara, nous nous sommes amusés à explorer quelques maisons dont on ne sait jamais jusqu'où elles vont monter, à Guzelyurt, cités souterraines et villages encore à moitié troglodytes nous ont charmés malgré le temps poisseux, et à Göreme nous avons stationné une petite semaine pour troquer les vélos contre des randonnées.

Göreme est un peu le centre de la Cappadoce et nous y avons rencontré beaucoup de personnes du voyage, en stop, en bus, en train, ou encore à vélo comme nous. Des voyageurs au plus au moins long cours, avec leurs histoires à raconter, leurs conseils, leur morale, leur esprit d'aventure. On aime à se sentir sur la même longueur d'onde, à se dire que sans voyage, nous n'aurions pas découvert ces autres richesses.

Nous revenons à Ankara pour prendre nos visas pour l'Iran ainsi que le train pour ce même pays. Arrivé au lac de Van, comme un jeu de lego géant, le train dépose son wagon de marchandise sur le ferry, les passagers descendent pour une croisière de cinq heures et à l'autre bout du lac, un train iranien vient prendre livraison de ses passagers. En 48 heures, nous traversons des paysages immaculés, des montagnes effrayantes et une frontière bien gardée pour rejoindre ce pays qui est pour nous l'étranger lointain, l'inconnu encore plus profond : l'Iran.

Que de choses sont dites sur ce pays, que de choses fausses et regrettables. Première ville : Tabriz, ses trois kilomètres de bazar, ses habitants attentionnés, sa circulation anarchique, son alphabet arabe, sa capacité à nous faire changer de monde. Des mausolées déjà magnifiques, colorés de faïences en leur intérieur et leur extérieur, avec ces dômes si caractéristiques en forme de poires, et ces porches immenses... Une plongée dans l'islam toute différente de la Turquie.

Ici, les femmes sont toutes voilées, elles n'ont pas le choix. Elles ont des places réservées dans des bus, dans les mosquées, ça, c'est vrai ! Quelle position adopter, nous Européens, vis-à-vis de cet extrémisme, et même vis-à-vis de la position moins inégalitaire de la femme en Turquie ? Avons-nous le droit de juger ? Il faudra en reparler avec davantage d'expérience. Il est très difficile à la fois de se détacher de ses références (occidentales par exemple) et de ne pas perdre son intégrité.

À Tabriz, nouvelle rencontre génératrice, « Roro » : Roland et Romana, deux Autrichiens avec qui nous allons passer des moments plus qu'enrichissants, fondateurs. Ils se sont mariés il y a six mois, voyagent depuis cinq mois dans leur minibus orange flash. Ils ont réalisé ce dont tant de personnes rêvent : tout vendre et partir, pour on ne sait où. C'est un rêve illustrable par ce vers de Baudelaire :

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent
Et sans savoir pourquoi, disent toujours « Allons ! »*

Nous chargeons nos vélos sur leur monture à eux, pour quelques jours pleins de partage en direction de Téhéran. À quelque quarante kilomètres de ces douze millions d'habitants, nous ne trouvons rien de mieux que de nous perdre. Nous mettrons une journée à nous retrouver grâce à tonton Internet !

Les premiers pas dans ce chaudron urbain sont tels une bataille de chaque seconde contre ces chars, les *paykans* blanches et vieillissantes de la capitale. Ce flux constant d'automobiles qui déferle des artères blanches, bruyantes et polluées de Téhéran ensevelit la joie de pédaler. Une gaine de buildings nous entoure ; quelques figures sortent des murs, l'ayatollah Khomeini, l'ancien guide suprême Khomeini. . . Sur un autre immeuble, le drapeau américain symbolise la haine et la destruction, ses étoiles remplacées par des têtes de morts et ses bandes rouges qui s'achèvent en une série de bombes. À l'image d'Istanbul, Téhéran se détache du pays par sa modernité, hormis le voile, les jeunes femmes sont habillées comme pourraient l'être des Françaises.

Ici, la semaine commence le samedi, car le vendredi est le jour sacré des musulmans, nous décalons notre rythme pour jongler entre école française, ambassade de France, d'Inde et du Pakistan afin d'obtenir les documents nécessaires à l'obtention des visas. Ces détails ne sont pas très intéressants pour vous, mais sachez que nous perdons tout de même dix jours pour ces formalités administratives, et cela replonge les rêveurs que nous désirons rester dans un bain de réalité. Heureusement, il neige et c'est joli. De plus, nos petites présentations à l'école française de Téhéran nous procurent beaucoup de plaisir, des enfants aux multiples nationalités (plus de vingt-cinq), très curieux et intéressés nous reçoivent avec joie.

Prochainement, nous désirons rejoindre Ispahan la magnifique puis le sud, avec Shiraz et Persépolis. Le Pakistan nous attend également, nous ferons attention c'est promis !

Iran – Pakistan

14/01/2005 au 03/02/2005

Après Téhéran la gigantesque, nous gagnons Kashan pour reprendre nos esprits étourdis par cet urbanisme irraisonné. Comme partout, le bazar est plein de vie, et nous avons cette fois-ci la chance d'y monter sur le toit, datant du XIII^e siècle. Le bazar a gardé de cette époque des coupoles de torchis qui semblent si fragiles que l'on n'ose s'y aventurer. Il semble subsister ici des activités de toujours, la teinte de la laine, la fabrication d'ustensiles de cuisine, la préparation d'épices, c'est cela aussi la vie du bazar. Et elle est engageante. . .

Le sud nous tend ses routes pour gagner le Pakistan. Mais quelles routes nous faut-il gravir avec peine. . . Les kilomètres défilent sans voir de villages et la faim nous gagne. . . Au bout, un petit village ancré dans la montagne colorée par la neige. Nous demandons du *lavache*, pain plat et rond d'Iran, et, véritablement épuisés, nous prenons place sur le tapis du salon, les pieds au chaud sous une table basse chauffante. Le lieu est si paisible que nous ne trouvons pas la force de repartir, seulement celle de s'assoupir. Ce charmant

monsieur au visage usé par le soleil, à la peau mate et à la tête couverte d'un bonnet court en laine retient nos regards.

Deux chemins nous séparent le lendemain, un par la route pour Foucauld, un par les chemins enneigés pour Charles. Finalement la route rend l'arrivée à Abyaneh plus longue, mais possible... La fin en stop dans des pick-ups se fait sous la nuit qui tombe, l'appel des loups se faisant presque entendre lorsque la neige entame sa danse, dans la soirée. Les pieds une nouvelle fois au chaud, nous prenons un repas « en famille », avec l'homme rieur et caché et sa femme, chaleureuse.

Lever sous une petite dizaine de centimètres de blanc, l'ocre des maisons et des ruelles qui serpentent dans ce village enfoui dans un cirque géant rend le ton des couleurs extrême, de la brillance et la clarté de la neige ensoleillée au mat des murs de torchis.

Puis Ispahan qui, décrite comme le centre du monde par certains, regorge de beautés persanes. Trois jours à passer entre la majestueuse place Imam Khomeini et son bazar étendu, à rencontrer les Iraniens très entreprenants. Parmi eux, des rencontres pour qu'ils améliorent leur anglais, pour acheter des tapis, pour nous poser les éternelles questions : « *Where do you come from ?* » et « *What's your name ?* » agrémentées d'un « *Welcome to Iran !* » chaleureux, ainsi que celle de nouveaux voyageurs, dont Robert, l'Autrichien qui traverse le pays pour rejoindre l'Inde.

Les Iraniens sont avides de touristes et prennent plaisir à venir vous voir, mais rapidement la discussion devient compliquée avec le farsi qui reprend le dessus sur l'anglais. Et puis nous devenons un peu las de devoir répéter les mêmes réponses. Difficile dans cette place de gagner un moment seul, de s'asseoir pour se laisser réchauffer par le soleil retrouvé.

Le vendredi, qui est ici la fin de la semaine, notre dimanche à nous, cette place accueille les fidèles qui viennent par centaines pour la grande prière. Le chant de l'imam retentit tout au long des cinq cents mètres qui séparent l'entrée du bazar de la célèbre mosquée Imam. Regarder les gestes perpétués par les hommes d'un côté et les femmes de l'autre est délicieux. Ensemble à s'asseoir, ensemble à se courber, ensemble à toucher le sol avec leur front, ensemble pour Allah. La fin de la prière se solde par des poignées de mains entre voisins, quels qu'ils soient.

Nous rencontrons dans cette ancienne ville de voyageurs... des voyageurs, de République tchèque et d'Autriche. Ce dernier, le fameux Robert, nous propose de l'accompagner jusqu'à Shiraz pour un bout de chemin qui se transformera bientôt en épopée jusqu'à Quetta au Pakistan. Nous goûtons assez la compagnie de ce voyageur solitaire, venu depuis son pays avec sa *Rossinante*, une Toyota rouge que nous avons tôt fait de charger comme une mule !

Persépolis, un nom qui fait rêver... Cet immense hommage à la splendeur passée des rois perses dresse ses vestiges monumentaux sur les flancs de collines depuis 2 500 ans. Nous flânon dans ces décombres, imaginant les cérémonies passées et les palais qui accueillaient les délégations rendant hommage, pour le nouvel an iranien (*No Ruz*), aux empereurs Darius premier, Xerxes et Ataxerses. Les animaux mythiques tels que les lions à tête d'homme, ou le Homa, symbole de la compagnie nationale Iran Air, peuplent encore ce champ poétique qui a traversé les âges pour faire encore aujourd'hui la fierté de l'Iran.

Et puis Shiraz, la ville des poètes et de la culture persane. Nous flânon dans le bazar,

jouissons du calme si travaillé d'un jardin, des premiers palmiers et de l'atmosphère d'un tombeau, celui d'Hafez, un des plus célèbres poètes persans.

Nous ne nous attardons cependant pas, la froideur des lieux nous emporte jusqu'à Bandar-e-Abbas, à l'extrême-sud. N'oublions pas que la plus grande partie de l'Iran est à plus de 1 500 mètres d'altitude ! Oasis et orangeries jouxtent la route avec une régularité monotone, mais il y a des signes qui ne trompent pas, nous descendons sans cesse, vers le chaud ! Plus gros port de la côte du golfe persique, cette ville offre tout de même des terrains de jeux agréables, face à la mer, et des plages pour s'ébattre en toute liberté et même se baigner (en combinaison, surtout ne pas trop se dénuder !). Robert joue de l'accordéon, Charles enseigne l'art du jonglage, Foucauld court après le ballon, chacun s'occupe à sa manière des enfants d'ici. « *Roubii !* », nous sommes bien. Ce lieu de diversité ethnique jouit d'une vie entre l'Afrique, les pays arabes et l'Asie, cette ville où nous campons sur la plage et où la marée, qui rythme nos nuits étoilées, rappelle les vacances ; un air de fête nous prend pour cette pause toute différente, au bord du golfe Persique.

Nous repartons à la conquête des kilomètres pour trouver Bam, la ville en deuil. Le sentiment de joie qui auparavant nous animait se change aussitôt en tristesse devant la désolation du lieu, un an seulement après le terrible tremblement de terre, qui tua ici près de 40 000 personnes. La citadelle qui faisait la fierté de la ville est plus à construire qu'à reconstruire, et les routes ne sont bordées que de maisons en ruine. C'est différent de lire un journal et de constater les faits. . .

Au large de Bam, le désert. Encore une pause remarquable avec notre ami, un feu de joie brûle en nous. Nous ressemblons près de notre rocher à des Indiens, seules nos ombres qui s'y dessinent nous trahissent, nous n'avons pas de plumes sur la tête. Une nuit intense et noire, celle du désert. Les étoiles éclatantes et la voie lactée nourrissent l'imagination. Pourquoi ne pas s'imaginer ses propres constellations ? Parfois des étoiles filantes diffusent une lumière rectiligne et fine, encore ! Nous choisissons la chambre un million d'étoiles, que dire du luxe qui nous entoure ?

Vingt litres d'eau pour trois pour la journée, quelques œufs avec des tomates pour une omelette que nous mangeons matin et soir, des *lavaches* et le thé. Bien sûr, nous nous lavons les dents !

Le Balouchistan, région qui s'étend sur l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan, regroupe une communauté majoritaire appelée Balouchi. Il n'y a rien de plus facile que de les reconnaître, ils portent une très longue chemise leur arrivant jusqu'aux genoux, le plus souvent blanche, ainsi qu'un large pantalon. Leurs visages deviennent plus colorés encore. Les échanges de regards sont un vrai jeu, ne pas trop regarder l'autre mais suffisamment pour apprécier leur beauté. La soirée aux portes du Pakistan nous voit endormis sur des tapis dans une famille balouche.

En effet, beaucoup de personnes dans les villages vivent dans une ou deux pièces à la couleur rouge des tapis persans, atmosphère chaleureuse garantie. Généralement, la pièce est pratiquement sans meubles, puisque nous mangeons sur une nappe à même le sol, seuls des coussins viennent enrichir cet espace d'autres couleurs. Aux murs des tableaux de La Mecque et, comme partout, le nom d'Allah en écriture arabe.

Cette frontière, véritable village sur des kilomètres, se franchit avec la découverte de nouveaux visages, encore. La première rencontre avec les camions pakistanais est aussi im-

pressionnante, décorés avec les couleurs de l'arc-en-ciel, agrémentés d'objets scintillants. Nous voilà enfin au Pakistan.

La pire route du voyage arrive, celle pour rejoindre à travers le désert la première grande ville, Quetta, à quelque cinq cents kilomètres de là. Le sable ensevelit par endroit l'asphalte, des dos de chameaux en lieu et place de notre dos d'âne français ! L'occasion pour nous de trouver enfin des dunes de sable, nous y courons ! De nuit, le trajet est un peu périlleux mais d'une toute autre dimension. Les *check-points* où les hommes de l'armée, munis de kalachnikovs, nous arrêtent pour noter notre numéro de passeport se multiplient, l'ambiance est unique avec ces hommes portant le turban gracieusement. Pour en finir, une escorte armée nous accompagne quelques kilomètres dans la nuit. Quetta de nuit, si différente de celle du jour.

Nous goûtons aux premiers pas dans la rue avec extase. Toute cette vie qui se déroule au cœur du bazar nous change des bazars (finalement tranquilles !) de l'Iran et de la Turquie. La ville s'anime par les *touks-touks*, les ânes et leurs charrettes, les hommes attendant tranquillement au soleil un bus coloré puis sautent dedans en marche, les klaxons, la fumée d'échappement. . . L'ambiance est celle de l'Asie, véritablement ce pays nous plaît déjà !

L'exploration du pays avec les vélos débute avec beaucoup d'envies nouvelles. Nous nous donnons encore deux semaines pour atteindre l'Inde et goûter aux espaces vierges du désert, avant de trouver un nouvel inconnu.

Pakistan – Inde

04/02/2005 au 18/02/2005

Nous plongeons dans un nouveau pays musulman. Malgré cette constance dans la religion, changement de décor. Après une traversée nocturne du Balouchistan, nous stationnons quelques jours à Quetta pour découvrir, déjà, à quel point la culture pakistanaise diffère selon les régions, qui possèdent chacune leur propre langue, culture, mentalité. La découverte du pays subit la pression du visa que nous avons obtenu à Téhéran, seulement long de quinze jours : nous parcourons mille kilomètres en treize jours sur un gruyère routier. . .

Les jours se ressemblent plus qu'auparavant, avec une campagne constante dans sa beauté, son absence de relief, ses habitants. Très vaste, avec de grands champs de céréales et des canaux d'irrigation, elle offre également à nos yeux arbres fruitiers – mandarines, poires à goût de fraise, *birs* (petit fruit local, sorte de mini-pomme), mangues et bananiers – et gestes particuliers (paniers sur la tête, poulet égorgé devant le client pour lui prouver sa fraîcheur. . .). Une nuit passée dans un village nous emmène le lendemain dans une de ces plantations, qui ressemble à un jardin d'Eden. Cette verdure persistante nous manquait tant en Iran, où elle n'existait que par bribes, par taches ne s'écrivant avec poésie que dans des oasis perdues. Ici, enfin, elle reprend ses droits !

Mais il faut rouler, encore et toujours, et lorsque l'on ne s'arrête pas pour profiter de ce(ux) qui nous entoure(nt), c'est aussi fatigant que frustrant. La reprise sportive se révèle difficile car certaines routes ne méritent même pas leur nom, tandis que la traversée des villages repeint systématiquement nos vélos et nos jambes couleur boue. Creux, ornières, bosses et graviers ralentissent la progression de nos destriers, moins fougueux pour le

coup. Les camions lentissimes enfument l'unique rue praticable et l'emplissent de leurs klaxons polyphoniques, personne ne regarde dans ses rétroviseurs, il faut faire attention à tout, tout le temps ! Une pluie diluvienne nous offre également la journée la plus humide du voyage, avec une arrivée victorieuse dans une mer de vase. À cette occasion, le spectacle des villages inondés est remarquable.

Le Pakistan, c'est aussi la découverte d'un cocktail particulièrement conservateur de religion et de culture qui rend la condition de la femme parfois difficile à accepter. Nous nous posons sans cesse la question de savoir si nous pouvons juger avec nos valeurs européennes, à savoir si la liberté est une valeur occidentale. Quand on se retrouve dans des situations extrêmes, avec une région où la femme doit rester chez elle jusqu'à son mariage, où seuls les membres de la famille proche peuvent communiquer avec elle, on finit par se donner des droits à critiquer, les traditions n'excusent pas tout, et surtout pas cet emprisonnement.

En tout bien tout honneur, depuis la Turquie, les femmes nous manquent. Est-ce l'islam qui les met à l'écart ? Est-ce la culture, les coutumes, l'histoire du pays ? Beaucoup de questions sur notre vision de la chose. En effet, un sourire de femme sur la route en dix jours, cela fait réellement étrange. Jeu de cache-cache, où chacun ne doit regarder l'autre qu'avec discrétion. . .

Le Pakistan constitue un changement de monde par sa population. Curieuse à l'excès, des dizaines de personnes s'amassent autour de nos vélos au moindre arrêt, dans un silence aux grands yeux où l'on sent la curiosité, la surprise, l'attrait de la moindre nouveauté. Amusantes, puis fatigantes et finalement franchement lassantes, ces situations se répètent même sur la route, où chaque conducteur de moto, charrette, vélo se transforme en spectateur. On se sent comme des animaux exotiques. Nous finissons par nous cacher à l'abri du bruit et des regards, derrière des arbres ou un champ de canne à sucre : un havre de paix pour nos oreilles et nos esprits. Pour autant, les personnes rencontrées se révèlent souvent très accueillantes et sympathiques pour ces étrangers (que l'on devine rares), mais l'absence de communication (les habitants parlent l'ourdou et le langage de leur région, pas l'anglais !) casse cette envie de découvrir. Comment réagir face à ces gens qui nous oppriment mais finalement ne demandent rien ? Là aussi, vaste débat. Nous nous sentons réellement étrangers, pour la première fois du voyage, devant ces visages souvent figés et ces regards ronds.

Une découverte qui pose moins de questions est celle de la faune avec des animaux exotiques et ruraux : dromadaires, buffles, ânes, zébus, mules et troupeaux de chèvres et de vaches peuplent la route, bêtes de somme tirant charrettes, broutant leur foin ou regardant tout simplement les passants passer. Dans la campagne, il y a plus de charrettes que de voitures, et nous sommes réellement impressionnés de voir cette cohabitation entre hommes et bêtes jusque dans les villes. Notre quinzaine éprouvante et donc instructive au Pakistan s'achève sur l'arrivée dans Lahore, ville dantesque de huit millions d'habitants. Nous nous en échappons le lendemain après une soirée chez un pasteur anglican qui répond à nos questions angoissées dans un anglais parfait. Le révérend Rana officie pour une minorité dans un pays à 98 % musulman, dans un pays qu'il dit tolérant.

Que répondre à la question que vous vous posez sûrement : « *Le Pakistan est-il dangereux ?* » Pour des cyclistes, la route ressemble à une jungle, dont le roi est le bus furieux et

coloré, d'où les gens débordent. Des hommes assis sur le toit, les vêtements claquant au vent en sont les cavaliers. La poussière nous a peut-être aveuglés face aux problèmes que nous n'avons pas eus, mais plus qu'ailleurs nous nous sommes sentis entourés et protégés, plus qu'ailleurs nous n'avons craint personne. La police a joué un rôle, deux jours d'escorte à éviter les habitants et à dormir avec elle ne nous ont donné que plus envie de dormir dans les petits villages, déclarés comme dangereux, où vivent des gens pauvres déclarés terroristes par la police. Pourquoi décrire cette histoire sans importance ? Simplement pour dire le ras-le-bol qui nous prend tous les deux. Partout nous devinons des personnes qui en craignent d'autres quand elles feraient mieux de les rencontrer. Le danger est plus que localisé ici . . .

L'amertume de la route que nous avons empruntée ne doit pas être prise contre les Pakistanais, ils sont si beaux avec leurs turbans enroulés et leur tunique ample ! Seulement, le Pakistan est de très loin différent de ce à quoi l'on pouvait s'attendre et il est le pays qui nous a le plus interpellés avec sa vie quotidienne difficile mais pleine d'enseignements : nous sommes heureux de l'avoir bravé.

Le passage de la frontière nous délivre d'un monde uniquement masculin, on se sent libre, enfin ! Nous retrouvons le sourire des femmes et quelques paroles d'elles. Une délégation diplomato-universitaire franco-allemande patiente comme nous à la frontière. Pique-nique face à la douane pakistanaise avec deux globe-trotters coréens, et puis . . . Ça y est, premiers tours de roues dans la plus grande démocratie du monde, demi-but de notre voyage.

Premier point de chute : le Golden Temple d'Amritsar, haut lieu de culte sikh qui nous offre, comme à tout demandeur, le coucher et le manger. Le turban et le poignard, symbole de cette religion méconnue, sont reconnaissables dans toutes les rues. Un nouveau dépaysement et déjà, la danse des couleurs qui se met en place . . .

Débuts en Inde

23/02/2005 au 24/03/2005

Quittant la ville sacrée d'Amritsar, nous prenons la direction des montagnes, de la fraîcheur et d'une Inde encore plus inconnue car inimaginée. Une étape de cent kilomètres nous amène au pied de ces géants géologiques, et la route nous gratifie d'un état parfait et d'une platitude de la même veine. Vous pourriez penser que pour le vélo, la plaine, c'est l'idéal . . . Dans la pratique, pour pédaler, indéniablement, c'est plus confortable, mais finalement assez lassant. L'Eden du cycliste qui voyage se trouve dans les hauteurs, sans doute rudes et difficiles à affronter, mais qui récompense tellement mieux les efforts. Du plaisir visuel à l'état pur, et même en grim pant. Finalement, la montagne représente un peu la métaphore du voyage, avec des moments difficiles mais d'autres qui font tout oublier !

Première halte à Dalhousie, Chamba, dans les contreforts de l'Himalaya. Nous retrouvons la neige, tombée jusqu'à ensevelir complètement les voitures et à réduire les routes bitumées à des sentiers pédestres. La nature reprend ses droits. Les gens des hauteurs sont moins curieux que ceux des basses terres et leurs sourires tellement francs ! Une excursion en bus nous offre quelques sueurs froides sur des routes parfois effondrées sur toute leur largeur, pour ne pas avoir trop de cheveux blancs, nous contemplons les terrasses

artificielles sur lesquelles poussent blé en saison sèche et riz pour la mousson. Le vert tendre semble être le premier que nous voyons. . . et il nous accompagnera longtemps. Les maisons poussent partout, surtout aux endroits les plus escarpés, comme une anarchie montagnarde. Elles ne sont souvent accessibles qu'à pied. Une route pour arriver chez soi ? Mais à quoi cela sert-il ?

L'étape suivante est comme une surprise, comme passer une frontière sans s'en apercevoir. À Daramshala, plus précisément au-dessus, à McLeod Ganj vit une communauté de Tibétains ayant suivi leur leader politique et religieux, le Dalai-Lama. Les touristes et les Tibétains en majorité sur les indiens créent un microcosme culturel préservant l'identité d'un pays qu'on dit ici occupé, le Tibet. Nourriture, religion, costume, langue, apparence, tout est différent, tranquille. Nous avons la chance de tomber « sans faire exprès » dans la période du « *teaching* » du Dalai-Lama. L'ambiance en devient toute différente, peut-être est-il dû à la présence de cette personne cet air léger de liberté et de paix qui a soufflé sur nos têtes ?

Après plus d'une semaine passée ensemble à traverser les ruelles encombrées de bouddhistes revenant du *teaching*, deux hommes comme deux volontés se rencontrent. L'une est de reprendre la route pour rendre visite à l'agréable ville de Shimla tandis que l'autre semble se clouer dans ce village pour quelques jours encore. Ainsi après quelques cinq mois de voyage, la surprise de se retrouver tout seul pendant une semaine cède la place à l'agréable. Voyager à deux ne peut pas se définir comme rester ensemble et partager les mêmes choses, et ce de façons récurrentes. Deux, comme deux êtres qui se forment à travers un même fil conducteur aux chemins parfois différents, mais à la même énergie : être ensemble dans ce grignotage de monde. Comme vous l'aurez peut-être deviné, Foux prend la route de la joie et Charlo profite de respirer encore un peu plus cet air sacré si bonifiant.

Comme sur un dessin, une semaine sans son coéquipier fait beaucoup de chemin parcouru sur la route et dans nos esprits. Un temps mis à profit pour faire une autre découverte, celle de voyager seul dans sa tête et avec son vélo. Définitivement agréable cette expérience ! Pour la première fois du voyage le récit peut donc se séparer lui aussi en une ligne verte et rouge.

La semaine vue par Charlo : Tout d'abord, dois-je me justifier de mon séjour rallongé à McLeod Ganj ? Il me semble intéressant pour les lecteurs que vous êtes de décrire un peu plus en détail ce que je pense du voyage après ces mois d'expériences. La découverte du paysage est, depuis le début, garantie de jour en jour, des campagnes françaises aux terrasses vertes de blé de l'Inde, la panoplie qui s'est déployée sous nos yeux ressemble à ces émissions de télévisions qui vous font sauter d'un continent à l'autre en quelques minutes.

Pour autant je ne veux pas oublier la partie « . . .des hommes » de notre périple. Bien sûr, la route est un cinéma, affairés ou simplement endormis, criants ou bien silencieux. . . mais combien d'entre eux ai-je réellement rencontrés ? Depuis le début ai-je seulement senti l'âme d'un endroit par ses hommes qu'il contient ? La réponse ne fut que plus précise lorsque je regardais les laides maisons de McLeod Ganj, qui me plaisaient pourtant ? Non, il m'était bien égal de rater un autre endroit dit comme étant joli, ma priorité n'était définitivement plus celle de me rendre aux endroits décrits par le Lonely Planet et qui

font rêver. Je me lasse de fuir le temps et de rencontrer la terre, le bois ou le béton lorsque que cela est au détriment d'une parole, d'une pensée que je voudrais avoir en moi pendant quelques éternités. Suis-je décevant ? Peut-être inévitablement. Pourtant je ne me sens nullement coupable de voir désormais le voyage comme plus intérieur qu'extérieur. Il faut vivre peut-être ces cinq mois de voyage pour comprendre si je dis ne plus être excité à l'idée de voir le Taj Mahal ou les temples d'Angkor.

Alors comment décrire ce lieu finalement banal et peu harmonieux autrement que par son atmosphère ?

Les lépreux sur le côté de la route sale de détritrus mélangés aux mendiants professionnels donnent aux touristes une réflexion obligatoire sur la ligne de conduite à suivre avec eux. Pourquoi ai-je choisi de ne jamais rien leur donner en argent et en nourriture ? Par souci pour eux, devrais-je dire. Je ne vois pas comment entretenir et supporter ces mains qui s'ouvrent devant nous telles des tulipes au soleil. Un enfant naît avec le don de mendiant, pourquoi ne pas le pousser à avoir d'autres dons, ceux qu'ils pourraient trouver à l'école quatre kilomètres plus bas ? Les mères me connaissaient à la fin de ce séjour, « *École !* » me disaient-elles ironiquement. . .

Et soudain, vers seize heures, les artères devenaient rouge sang et des sourires de bonne humeur y débordaient. Une leçon sur la vie sans paroles. Pourtant, comme un défaut, je suis curieux et des rencontres m'ont appris un peu plus sur le bouddhisme. Toujours et encore respirer et rester dans cette atmosphère d'un monde jamais exploré.

La terrasse en face des montagnes et bordée de personnes succulentes où je pratiquais le yoga fut l'endroit idéal pour goûter à cette joie de la communion du corps et de l'esprit. La sensation de légèreté qui émane ensuite de vous demeure une journée entière et ne m'a que plus ouvert les portes de la bonne humeur. Un Charlo de bonne humeur après le Pakistan, enfin !

Ce séjour fut aussi l'occasion de rencontrer le monde religieux de l'Inde, le *saddhu* qui prépare la cuisine sous les notes de musique de la cithare et du *tavla*, soirée enchanteresse et spéciale dans ce temple de Shiva perdu au milieu de la montagne. . .

La semaine vue par Foucauld : Donc moi, moi j'ai cédé au réflexe acquis naturellement au fil du voyage, celui de toujours quitter les places de repos et d'enrichissement, quels que soient leur apport et leur intérêt, parce « *qu'il faut* » partir. De cette constatation, je retiens deux choses, tout d'abord la semaine que j'ai vécue seul et ensuite la réflexion sur notre mode de voyage, sur sa flexibilité, sur l'obligation contractuelle ou officieuse de, primo, voyager et, secundo, en bicyclette.

L'effort solitaire est tout différent de l'effort commun et je me suis même surpris le premier jour à attendre de consulter Charles (absent) pour prendre une pause. . . prendre un rythme personnel, c'est pas si facile, et d'être maître de tout ce que l'on fait, cela faisait bien longtemps que je l'avais oublié ! On se retrouve un peu avec ses envies, ses habitudes. Paradoxalement, je pense que lorsque l'on part à seulement deux personnes, on « perd » davantage d'identité que lorsque l'on voyage à plusieurs, par le simple fait de l'unicité de l'interlocuteur et de la constance de sa pensée. Nos décisions sont communes, nous allons aux mêmes endroits : pour moi, ce voyage représente également une expérience de vie en couple et je m'aperçois à quel point notre voyage est parfois celui de ce couple, d'où le soulagement de vivre un peu en célibataire. J'avoue avoir été un peu trop surpris par notre

séparation, qui n'avait aucun motif de mésentente, mais hormis cette surprise, reprendre ses marques était appréciable et sans doute utile pour retrouver du plaisir à voyager.

Petite note descriptive sur Shimla, la ville atteinte péniblement après trois jours de route : ancienne capitale d'été des Indes britanniques, perchée à 2 200 mètres d'altitude, Shimla regroupe dans ses hauteurs quelques manoirs et bâtiments anglais parfois décrépits, parfois en belles pierres, toujours coloniaux et délicieusement désuets. Sur un ensemble de collines s'étendent les hôtels qui enlaidissent désormais cette station de vacances où les habitants de Delhi et des Anglais nostalgiques aiment à se promener. . . On se sent comme dans un Disneyland avec une histoire, le temps s'écoule très lentement.

Les montagnes pour y arriver offrent un paysage assez exotique avec bananiers, bambous, terrasses (encore et toujours), etc. Ici, la route a une vie propre, on ne peut faire cinq kilomètres sans trouver d'échoppes, de villages, de vendeur de thé. La solitude n'arrive que par intermittence, mais dans des cadres ô combien magnifiques. La chaussée peu large laisse toute sa place au paysage, j'avais souvent sur ces routes qu'on dirait construites pour les cyclistes. Comme dit plus haut, les suées des montées, avec le soleil qui, ici, tape fort, importent peu face à la beauté des choses.

Ensuite, sur les obligations tacites ou officielles de voyager, à bicyclette, je me sens pris entre deux feux. D'un certain côté, je suis sans doute parti un peu sans savoir ce qui m'attendait, innocent dans ma volonté de rencontrer et de voyager autant que possible. Nous avons réfléchi à ce que nous avons pu, il fallait de toutes façons donner un cadre relativement clair au voyage pour nous et nos sponsors, et nous l'avons donné en toute bonne foi et selon nos envies. Mais la pratique montre qu'on ne peut pas être extrême et puriste. L'épreuve des faits montre par exemple qu'il est impossible pour nous, moralement, d'habiter systématiquement chez l'habitant, primo, parce qu'il arrive (comme au Pakistan) que nous voyions trop de personnes dans la même journée, secundo, parce que les rencontres sont parfois très répétitives et qu'il ne faut pas demander l'hospitalité pour économiser de l'argent (même si cela fait partie de nos raisons !), tertio, parce qu'il y a des pays qui ne se prêtent pas à cet exercice, tout simplement : les référentiels européens et pakistanais ne se ressemblent pas.

S'il est facile de dire que « *nous allons là, en vélo* », il ne faut pas pour autant y sacrifier tout son plaisir du voyage lorsque l'on en a vraiment assez de pédaler. Moi, je suis parti parce que je pense que de toute façon il y a des choses intéressantes à découvrir partout et, c'est vrai, un peu par habitude de l'effort, des paysages qui attendent notre venue et du but à atteindre. Quelque part, je me sens le devoir de voyager en vélo, mais à la vue de la chaleur qui règne déjà en Inde, je doute que nous finissions notre voyage en 100 % sportif. J'espère simplement finir en bicyclette car, même si c'est difficile, peut-être que cela donnera définitivement une autre couleur à nos rencontres.

Les retrouvailles à Lucknow se font avec une facilité extraordinaire devant le dortoir de la gare. Sous le soleil et la chaleur retrouvée de la plaine nous commençons à réduire les 280 kilomètres et à nous raconter notre aventure de quelques jours seuls. Finalement, les trois lendemains mis pour toucher la ville sacrée se ressembleront grandement. Nous vivons à nouveau parmi les plantations de canne à sucre et les champs de blé lorsque nous quittons l'asphalte agréable des routes indiennes. Nos fesses ne s'en portent que mieux ! La tente au milieu des champs, nous près d'elle et les Indiens qui nous encerclent ; voilà

le schéma de nos moments passés à la belle étoile sous le croissant de la lune étrange. Étrange « faucille d'or » qui ne s'oriente plus comme un C, mais comme un U. Pourquoi ? Nous lisons dans ce signe céleste le bout de chemin parcouru sur la Terre.

Sous une « chaleur d'ours », trop vite retrouvée après la montagne, nous pénétrons dans Varanasi par un cocktail de vies et de couleurs indiennes, six mois après notre départ nous regardons maintenant avec sourire et inquiétude les mois d'été qui sont devant nous... sur la route du Cambodge.

Déjà au travail avec les enfants des quartiers pauvres, nous n'avons pas beaucoup le temps de nous ennuyer par ici. Les explications viendront plus tard, dans la prochaine mise à jour. Pour le moment, *Holi* – fête qui marque le renouveau indien – arrive un peu plus de jour en jour dans les rues qui se colorent. Et puis, une dernière chose avant de partir, le bain dans le Gange, c'est pour cet après-midi...

Célébration de *Holi*

26/03/2005 au 29/03/2005

Holi, qu'est-ce que c'est exactement ? Fête hindouiste qui marque la fin de l'hiver, surtout célébrée dans le nord de l'Inde, car, dans le sud, l'hiver est quasi-inexistant.

On dit d'elle qu'elle est exubérante, avec toutes ses couleurs et les danses qu'elle draine pendant trois jours. Cette fête emporte également d'autres choses avec elle, les Indiens la reconnaissent comme la fin d'un cycle, le renouveau arrive, mais avant cela ils ne se privent pas de faire couler à flot l'alcool. Dans cette odeur de degrés dépensés rapidement, les réactions des Indiens peuvent parfois être étonnantes. Leur sens du toucher ne se développe que davantage s'ils viennent à croiser une femme dans les rues, alors nous pouvons dire aussi que cela commence par une fête entre hommes pour le premier jour... Il ne faut pas espérer rester habillé longtemps, le maillot de Foux a tenu quinze minutes et celui de Charlo lui fut arraché après une demi-heure.

La fête débute par de grands feux nocturnes qui se trouvent aussi bien sur les places que dans des ruelles de la vieille ville, bloquant pratiquement le passage. Une petite cérémonie et une danse enflamment le tas amassé depuis quelque temps sur l'asphalte, la première goutte d'alcool est renversée... Nous, curieux de nous trouver parmi cette célébration, errons sur les ghats et dans les ruelles pour découvrir l'ambiance du moment, explosive de joie !

Le lendemain matin, les couleurs sortent dans les rues avec les enfants qui s'arment de bouteilles d'eau aux tons jaune, rouge, bleu ou vert. Avec notre ami Robert et un autre Français, nous déambulons dans les ruelles, croisant d'autres grands enfants dans cette fête qui rassemblent petits et grands. Après dix minutes nous sommes repeints, le but du jeu étant de garder ses dents blanches... Mais il n'y a pas que les couleurs : perruques, déguisements, hommes travestis, musique à tout va, tout est bon pour s'amuser et recommencer quelque chose.

Midi arrive, l'heure du bain dans le Gange a sonné. Tels des Indiens, nous avons l'audace d'espérer effacer rapidement ces couleurs à tendance indélébile. Nous ne nous demandons pas si l'eau est sale, on fait comme tout le monde, après tout pourquoi seuls les Indiens profiteraient d'un fleuve sacré ?

Après cette matinée explosive, les jours suivants voient l'abandon des couleurs « li-

guides » pour des poudres éclatantes que l'on s'étale sur le visage, particulièrement sur le front. . . C'est un geste amical suivi de trois accolades sincères. « *Happy Holi!* »

Les réminiscences de cet événement sont visibles encore une semaine après : murs, rues, chiens et vaches sont encore couverts de couleurs ! À découvrir. . .

Avec les enfants de Varanasi

25/03/2005 au 04/05/2005

Après un mois passé à vadrouiller dans le Nord de l'Inde, comme vous le savez depuis bien longtemps, nous nous sommes arrêtés un mois dans Varanasi pour sauver le monde en travaillant avec des enfants dans deux écoles de rues.

Peut-être pouvons-nous vous commencer par vous en expliquer le contexte. En France, nous avons pris contact par e-mail avec une communauté de religieuses, sœurs franciscaines établies non loin de Varanasi. Face à notre désir de réaliser quelque chose avec des enfants, dans la continuité de notre voyage suivi par des élèves de classes primaires, ces dernières nous ont proposé de passer quinze jours avec l'association d'un prêtre à Varanasi, puis de travailler la seconde quinzaine de jours avec elles. . . Dans les faits, après avoir dépensé beaucoup d'énergie dans l'établissement de jeux l'après-midi et d'activités nouvelles dans les deux écoles de rues lors de la première période, avec l'accord des religieuses, nous avons décidé de privilégier le contact avec les enfants et le suivi de nos activités, en restant un mois entier au même endroit. Ce n'était pas le programme prévu, mais nous voulions nous adapter aux faits.

Vous vous demandez sans doute ce que nous avons bien pu faire de si important avec tous ces enfants. . . L'association du père Dilraj s'appelle Asmita, ce qui veut dire dignité en hindi. L'objectif de cette structure qui compte une petite quarantaine de bénévoles est de redonner de l'identité aux populations nécessiteuses des *slums*, bidonvilles ou quartiers qu'on dirait en France « défavorisés ». Cette mission repose en partie sur l'éducation des enfants, d'où l'établissement de quelques écoles directement sur le terrain pour les enfants non scolarisés. Nous avons tenté d'apporter un peu de nouveauté dans deux de ces écoles, Kevaldam et Ravindrapuri.

La première introduction dans les écoles fut plus faite pour observer et rencontrer les enfants que pour réellement donner un enseignement. Alors tels de grands enfants nous nous asseyons près des plus petits. D'emblée, l'enseignement apporté aux enfants nous semble indispensable mais assez académique et nous nous dirigeons donc vers un enseignement plus récréatif, avec des jeux et la chance de se savoir deux ! Faire des groupes afin de séparer les activités aide les enfants à avoir des explications plus précises et plus longues. Ainsi, nous prenons réellement pied dans l'association et trouvons assez rapidement une conduite à suivre pour nous rendre utiles. La liberté est grande, nous réalisons ainsi nos idées sans problème ce qui est à la fois déconcertant au début, car nous n'avons chacun aucune expérience dans ce genre de choses, puis très appréciable par la suite.

Aussi, après avoir pris le pouls des enfants, nous avons par la suite favorisé l'alphabet et les nombres. Il faut savoir que les enfants apprennent à la fois l'alphabet hindi et latin, ainsi que les nombres en hindi et latin. . . Imaginez vous à l'école dès le plus jeune âge avec ce double apprentissage, pas évident ! Ne sachant pas encore parler hindi nous nous axons modestement nos petites interventions dans tout ce qui a trait à l'anglais et aux maths. Aux

séances de récitation de l'alphabet et des nombres de 1 à 100 qu'ils ont quotidiennement avec leur professeur, nous essaierons d'ajouter des jeux afin de leur donner envie de savoir à nos côtés pendant cette heure et demie ensemble.

Manipuler est aussi une notion importante que nous voulions leur donner afin qu'ils ne soient plus passifs vis-à-vis de l'éducation mais actifs dans leur apprentissage. Concrètement, qu'avons-nous fait avec eux, nous novices ?

Dans la continuité de ce que nous venons d'expliquer, il nous a semblé déjà primordial qu'ils puissent palper les chiffres et les lettres. Rapidement après une course poursuite après des cartons dans Varanasi nous leur découpons des carrés, avec au crayon l'ensemble des 26 lettres, puis deux séries de chiffres de 1 à 10 (afin qu'ils puissent jouer de 1 à 100), tout cela enfermé dans une bouteille en plastique. Cela ne coûte rien, juste du temps. Là aussi nous nous soucions d'utiliser au maximum des matériaux peu onéreux pour deux raisons : d'une part, pour ne pas arriver avec des outils tout neufs qu'ils pourraient envier, et d'autre part pour montrer qu'avec un peu d'imagination une multitude de choses est possible, nous ne sommes pas sans penser aux professeurs. . .

Avec ces bouts de cartons les enfants sont heureux de tenir entre leurs mains un bout de cet alphabet tant convoité par le bâton du professeur. Et puis une multitude d'utilisations viendra s'y greffer : repasser les lettres avec un feutre (parfois cela donne un tableau très artistique !), ordonner l'alphabet dans le bon sens, faire des mots, épeler les lettres, dire des syllabes et puis des mots. . . À cela nous ajoutons des dessins sur des cartons afin de leur dire en hindi puis en anglais le mot auquel il correspond, ensuite vient la phase où nous épelons le mot en anglais (à chacun de prendre la lettre en face de lui) puis de regarder si la succession de lettres est la même que celle écrite sur un autre carton que nous leur montrons, successions de lettres qui ont désormais un sens pour eux, le mot. « *Je l'ai !* »

Sans donner tous les détails pour les autres activités, nous essayons de leur faire la même chose avec les chiffres afin qu'ils s'amusent. Aussi, nous avons joué à la bataille avec eux (nous rêvions de faire cela en classe quand nous étions gamins, se retrouver de l'autre côté est très amusant !) pour leur montrer l'ordre des chiffres, et aussi qu'ils retiennent le chiffre avec le nombre de cœur, de carreau, de trèfle ou de pique qu'il y a sur la carte et qu'ils comptent pour les plus jeunes ; jouer aux dés pour commencer leur carrière de mathématiciens en additionnant, et l'un des jeux les plus prenant fut le célèbre bingo où ils prenaient plaisir à voir leur carton de chiffres s'emplier de pierres, « *Bingo !* » disent-ils timidement puis reçoivent un petit crayon de couleur. Alors devant ce succès nous leur faisons également débiter leur carrière de littéraires ou de joueurs, tout dépend du point de vue, en adaptant cela avec les lettres.

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, nous retrouvions un emploi du temps que nous avons depuis très longtemps abandonné, 9h00 – 10h30 : première école, puis 11h – 12h30 : seconde école.

Très rapidement, nous voulions renouer avec ces enfants dans l'après-midi pour faire toutes les activités pensées avant l'arrivée à Varanasi. En effet, il y a réellement eu un « avant » où nous avons réfléchi aux jeux et activités manuelles que nous aurions pu leur proposer. Tout cela ne fut pas perdu lorsque nous décidâmes de prendre d'assaut le parc d'à côté pour le rendez-vous de « *tomorrow tchar badgé ?* », dit par les enfants avec en-

thousiasme après quelques jours, en français : « *Demain à quatre heures ?* » Qu'avons-nous fait, encore une fois ?

La seconde partie de notre travail nous vit encore plus libres que la première : nous partions d'une feuille blanche. Le but étant d'offrir une activité type centre aéré aux enfants des écoles et à d'autres, pour occuper leurs après-midi, qui se passent dans la rue, pas forcément pour traîner, mais en tous cas le plus souvent sans but précis. Là encore, il fallait essayer d'utiliser le moins de matériel possible, ou tout du moins du matériel simple et réutilisable. Pour cela, une technique : la remémorisation des jeux de notre enfance. La tomate, 1-2-3 soleil, le facteur, des relais, des courses, des jeux avec des cordes (tir à la corde, saut à la corde. . .), du jonglage (ils devaient préparer leurs balles. . . avant qu'elles ne soient détruites par l'utilisation détournée qu'ils en faisaient), des jeux d'adresses. . . On finit par en trouver un certain nombre ! Les enfants en connaissent également, mais il s'avère extrêmement difficile pour eux de les organiser seuls. Au final, un rendez-vous plutôt apprécié avec un nombre variable d'enfants, de 15 à 40, pas toujours facile à gérer en étant deux ! De tous âges, pas seulement des bidonvilles, les enfants nous accueillent avec un grand sourire pour débiter l'après-midi par un grand « *Namasté !* » (bonjour/au revoir).

Nous avons tenté de rendre ces activités continues mais leur transmission ne s'est pas vraiment opérée, nous travaillions peut-être d'une manière trop différente de la leur et le centre aéré n'a pas retrouvé de bénévoles malgré la simplicité des jeux. Nous aurons tout de même la visite de membre de l'association pour un peu de reconnaissance et pour s'en inspirer à l'occasion.

À l'issue de ce mois d'activité, nous apprécions la liberté offerte et les résultats, difficilement quantifiables autrement que par la joie des enfants à nous revoir chaque jour. En tout cas, pour nous, ce fut un grand creuset d'idées nouvelles, de l'apprentissage de se préoccuper de l'intérêt des enfants et non du nôtre ; nous avons les moyens de faire des activités plus exotiques, mais elles exigeaient du matériel et nous ne voulions pas en faire étalage : ce que nous avons fait devait pouvoir être repéré simplement. Nous espérons que cela fut le cas ! En tous les cas, un grand grand merci à Asmita et au père Dilraj, un prêtre vraiment cool dans tous les sens du terme.

La venue de nos parents à partir du 16 avril fut l'occasion de retrouver quelques bases et références de notre vie de Français pour voir, déjà si le voyage nous avait radicalement changé ou transformé intérieurement. Après une si longue période de vie en couple, il est étrange de passer deux semaines de vraies vacances avec ceux qui nous suivent de loin et qu'on aimerait toujours plus mettre dans le monde de notre voyage. Avec l'Inde, nos parents (et la petite sœur de Charles) ont tiré le gros lot à la loterie du dépaysement, même si la magie n'est pas forcément celle à laquelle on s'attend. Un grand moment de bonheur avant de repartir pour notre dernière étape !

À l'occasion de ces retrouvailles avec nos parents à Delhi, un sac à dos fut égaré dans un *rickshaw*. À l'intérieur, notre appareil photo numérique, notre disque dur pour stocker nos photos (photos sauvegardées), des objets, une carte bleue. . . un carnet de bord qui gardait en son sein notre aventure narrée depuis décembre. Est-ce le voyage qui rend moins matérialistes ? Il y a des choses qu'on ne peut qu'accepter, surtout quand notre mémoire écrite depuis quatre mois disparaît si brutalement. . . C'est ce carnet qu'on regrette

le plus. Il fallait bien qu'on ait un problème un jour. . .

Dans ce pays énorme dont nous ne connaissons qu'une infime partie, la culture reste omniprésente (surtout dans la ville sacrée de Varanasi) et le spectacle de rue, permanent : impossible de s'ennuyer ! Nous rêvions d'une Inde au Taj Mahal, pleine de couleurs, de turbans, de maharadjas, nous découvrons un pays peuplé, bruyant, vibrant de tout son cœur, toujours, plein à craquer d'une énergie inépuisable, aux mentalités incroyablement éloignées des nôtres.

La religion change fondamentalement la couleur de ce pays. Si la population musulmane constitue 20 % des Indiens, l'immense majorité de cette dernière est hindoue, cet hindouisme aux rites si particuliers, à l'iconographie délicieusement kitsch, aux milliers de dieux, aux croyances incroyables. . . On en est retourné : sans être des spécialistes, on sent le comportement des gens très décalé, dans ses préoccupations, du nôtre. Est-ce dû à la croyance en la réincarnation de l'âme ? Il semble que la vraie vie est ici car tout semble nature et réel, de la saleté jusqu'aux centaines de temples dans la rue, de la nourriture toujours fraîche jusqu'aux pauvres dans la rue. Chez nous, par opposition, il semble que tout est propre, artificiel, loin des besoins naturels, que nous nous sommes développés dans les besoins secondaires, et non dans la vie quotidienne comme cela l'est ici : ici, la vie semble être la même depuis des millénaires. Pas de honte, d'événements extraordinaire, de gens importants, chacun semble vaquer à sa tâche avec plus ou moins d'ardeur selon le rôle qui lui a été attribué par le destin et son *karma*, la valeur de son âme. Un peu de flegmatisme, qu'on appellerait paresse en France, un peu d'indifférence mais une disponibilité constante pour parler.

Beaucoup de témoignages contredisent l'image de non-violence de l'Inde et la tolérance apparente n'est peut-être que de l'indifférence. Et on a parfois l'impression d'être continuellement agressé, la notion d'intimité n'est pas très développée, l'espace personnel est allègrement transpercé par le bruit, les appels incessants, les contacts physiques. Par cela aussi, on est loin de son pays.

Beaucoup d'agitation, de bruits, toujours. Cela ne semble pas « *les* » déranger. Des ordures partout, ici pas de poubelles, tout est jeté à même le sol puis ramassé par des gens miséreux dans de grandes brouettes. Le résultat est impressionnant de saleté. Mais tout est relatif, qu'est-ce que cela serait si la consommation était la même qu'en Occident ? La rue est un immense flux de marchandises et d'hommes en *rickshaw* à moteur, à pédale, de taxis, de vélos, de voitures et de piétons transportant des objets toujours plus encombrants et inimaginables et des hommes dans des configurations impossibles. La vie est très peu chère, on peut manger pour un demi-euro, les vendeurs vous assaillent de toutes part, même après deux mois on se sent toujours assez étranger et le contact honnête et dénué d'intérêt semble plus difficile à nouer qu'auparavant. La gentillesse des personnes est tout de même appréciable, on les sent disponibles, ils ont du temps. Heureux hommes !

Avec nos parents, nous avons parcouru une partie du Rajahstan, le pays des Rajahs, les rois ! Palais incroyablement luxueux, hommes magnifiquement enrubannés, femmes colorées dans leurs saris multicolores, paysages arides, pierres précieuses, chameaux, Taj Mahal. . . Le guide touristique n'avait donc pas menti ! C'est comme les vaches sacrées, il y en a vraiment partout, comme dans Tintin et Milou, et personne ne les embête alors qu'elles font caca partout, et ce n'est pas des crottes de chien ! Et dire que nous n'avons

habité que dans une ville. . . L'Inde, on ne la visite jamais, on ne visite qu'une des Indes.

Le Népal et l'Himalaya nous appellent de plus en plus fort, il nous faut nous arracher à l'emprise de cette ville si riche pour fatiguer à nouveau le corps dans des paysages que l'on attend grandioses, avec un grand trek et du vélo sur quelques routes escarpées. Nous vous donnons déjà rendez-vous pour la dernière étape Paris – Le Mans vers la mi-juillet, date à suivre.

Sur la route de Katmandou

05/05/2005 au 10/06/2005

Varanasi, quand tu nous tiens ?

De retour dans cet endroit aussi appelé Bénarès, nous passons à nouveau une semaine riche en découvertes et apprentissages sur le fonctionnement de l'association au prêtre unique. Le père Dilraj nous accueille habillé d'un *lungi* (jupe indienne pour les hommes) et d'un tee-shirt valorisant son ventre convexe, par un « *Namasté!* » au sourire éternel et chaleureux, avec ses cheveux grisés par la sagesse, le visage ridé par la joie et à la peau teintée par l'Inde. . . Comment ne pas se sentir bien dans sa maison à l'atmosphère sereine, à la cuisine divine, à la bonne humeur ? Y pénétrer, c'est oublier le bruit, la chaleur, l'entassement de la rue pour une nouvelle donne, celle des Indiennes assises avec élégance sur le sol, repeint, dès lors, de leurs saris.

Bien que nous ne comprenions pas l'hindi, ce moment était agréable, juste regarder l'expression s'échapper de leurs visages, elles sont si différentes des nôtres ! Aussi, nous nous laissons bercer avec plaisir par la programmation que nous propose le père, sortir de notre mois d'essai avec une vision plus globale de son entreprise : redonner de la dignité aux plus défavorisés (théâtre de rue, soins médicaux). Une semaine aussi pour goûter aux joies des derniers *lassis* (fromage blanc battu et sucré) des rues et préparer nos vélos pour la dernière grimpe vers le Népal. En route, après quelques adieux déchirants !

En Inde, la communauté catholique n'a pas l'environnement qu'on lui connaît en Europe. Tout d'abord, le plus important, elle est en minorité, ce qui rend sa place beaucoup moins « évidente » que chez nous, où la chrétienté est historiquement majoritaire. Ensuite, la pauvreté. Celle-ci, omniprésente, fait quasiment partie de la vie de Varanasi, et sans doute de l'Inde aussi. Ce qui nous a marqué, c'est qu'en l'absence de rencontres avec les communautés paroissiales, la totalité des entités catholiques observées s'occupaient des pauvres, et moins des fidèles. Non pas qu'en Europe ce ne soit pas le cas, mais peut-être qu'en Inde, les besoins sont différents ? Enfin, alors que dans notre pays la religion chrétienne revêt une image traditionnelle, en Inde, il semble qu'au contraire l'Église ait un visage nouveau (bien que son origine remonte au XVI^e siècle), peut-être un peu affranchie des conventions : associée à l'image de l'Inde, elle renouvelle l'image que l'on en a en France.

Varanasi – Pokhara (au Népal), sept jours de route pour 580 kilomètres. Entre l'Inde et le Népal, il y a une frontière, notre dixième. Qu'est-ce qui a changé depuis l'Italie ? Peut-être pas tant de choses que ça : toujours un peu de magie, mêlée à de l'excitation. Mais ici tout de même, nous laissons derrière nous deux mois et demi de vie indienne. Une grosse tranche de vie, avec beaucoup d'interrogations à la clé.

Nos derniers kilomètres indiens, sous une chaleur parfois très difficile à supporter,

sont un peu à l'image de ce que nous avons déjà vécu : oppressants à chaque pause où la solitude est inimaginable, magiques par nos dernières rencontres et nos dernières découvertes (nuit passée dans un temple hindou, passage épique d'une rivière dans un bac incongru...), mitigés dans leur déroulement : alternance de campagnes reposantes et de villes surexcitées...

Après Sunauli, la ville frontière, un autre monde, si proche géographiquement et si éloigné culturellement de l'Inde que la transition en devient fabuleuse. Le Népal !

Trois jours de routes enlacées, aussi vertigineuses que calmes. 180 kilomètres d'escalade jusqu'à Pokhara. Quinze heures à voir défiler les villages nouveaux qui bordent notre avancée. Trois repas du midi pour déguster le plat unique de l'échoppe de bois où nous nous reposons et redécouvrons la différence... avec l'Inde.

Foucauld s'est coupé la moustache qu'il confectionnait depuis quelque temps. Il repart aussi avec un collier noir autour du cou, ce dernier provenant de Varanasi, donc religieux à tous les coups. Et enfin, il s'empare d'un klaxon énorme en forme de cor dégotté par Charles pour rivaliser avec les vendeurs ambulants qui nous réveillaient depuis notre deuxième étage de Varanasi. Quant à Charles, depuis peu il a décidé de se couper la barbe quand elle devient trop longue. Les cheveux, eux, résistent et poussent, encore et encore. Alors sur le vélo il s'enrubanne la tête avec le foulard qu'un ami lui a offert. Le vélo n'a pas trop changé. Il a troqué le sac perdu à Delhi par les sacs de randonnée et s'est payé le luxe de changer une petite roulette de son dérailleur. C'est ainsi que nous pousse la différence, avec joie et repos.

Nous n'avons pas peur de camper dans des endroits paradisiaques et de se faire encercler, nous ne redoutons plus l'arrêt sur le bord de la route, dévisagés... Nous roulons à nouveau comme en Europe ! Alors finalement, rouler dans les montagnes devient franchement reposant.

Au terme de ce voyage nous arrivons presque à regret à Pokhara, regrets qui s'évaporent bien vite devant la sérénité de cette ville d'un million d'habitants encerclée par les montagnes. Dès l'arrivée, nous goûtons à l'eau du lac de montagne, le plus grand du Népal, rougie par le soleil couchant. Dépôt des vélos pour les sacs de randonnées et nouveau départ, cette fois-ci à pied, pour faire le tour des Annapurnas.

Annapurna... premier 8 000, pour nous. On commencera par l'encercler avant de l'escalader, peut-être dans une autre vie. En fait, il n'y a pas qu'un seul Annapurna, il y en a quatre qui s'échelonnent de 7 525 à 8 091 mètres. Ils forment un massif dans lequel on peut pénétrer par le fameux « ABC », *Annapurna Base Camp*. Nous entourons ce massif pour vingt jours de marche, *grosso modo* quatorze jours de montée et six de descente avec la passe de Thorong-La.

Marcher, c'est ne penser à rien, ou penser à tout c'est selon. Marcher, c'est une oasis de liberté intellectuelle... peut-être trop après l'Inde. Jamais contents ! On se sent presque perdu dans les montagnes et non plus dans la foule, des vacances dans les vacances.

*J'aime d'un fol amour les monts fiers et sublimes
Les plantes n'osent pas poser leur pied frileux
Sur le linceul d'argent qui recouvre leur cime
Le soc s'émousserait à leurs pieds anguleux*

*Ni vignes aux bras lascifs ni blés dorés ni seigle
 Rien qui rappelle l'homme et le travail maudit
 Dans leurs airs libres et purs nagent des essaims d'aigles
 Et l'écho du rocher siffle l'air du bandit
 Ils ne rapportent rien et ne sont pas utiles
 Ils n'ont que leur beauté, je le sais c'est bien peu
 Mais moi je les préfère aux champs gras et fertiles
 Qui sont si loin du ciel qu'on n'y voit jamais Dieu*

Théophile Gautier

Alors pour changer un peu, on va critiquer ce qui n'aurait sans doute été qu'un rêve si nous n'étions venus que pour cela... À vrai dire, nous recherchions un peu de nature et d'aventure en marchant si longtemps dans ces terres si magiques, mais si la flore fut effectivement au rendez-vous, il s'est révélé aisé de transformer ce trek en étapes certes longues mais confortables, avec chaque soir hôtel et cuisine délicieuse. Nous avons beau endurcir la chose en emmenant la tente, il reste un petit parfum d'assistanat sur le parcours (un des treks les plus fréquentés du monde) qui déplaît à nos âmes de baroudeurs.

D'ailleurs, c'est l'occasion de soulever une question qui nous a souvent turlupinés : le touriste prend-t-il un peu de l'identité du pays qu'il visite ? Lorsque l'on arrive dans un village constitué uniquement de cinq hôtels, on pense que décidément – et paradoxalement, car nous sommes une partie de ces touristes –, ils en prennent trop et que le comportement des autochtones en devient trop affecté.

Ne crachons pas pour autant dans la soupe, les paysages parlent d'eux-mêmes, les sommets sont majestueusement drapés dans leur manteau blanc, et la nuit passée à plus de 5 000 mètres sous notre tente, entourés de monts immaculés culminant tous à plus de 7 000 mètres restera un moment inoubliable. Tout est silence, blanc et hostile la nuit tombée... Et dire que nous sommes au-dessus du Mont Blanc ! L'altitude semble décalée par rapport à la France, on retrouve le même type de végétation... 1 200 mètres plus haut ! Et puis, un jour, nous rencontrons l'animal mythique, poilu, acrobate, dolent : le yak. Et alors, tout est dit, c'est la magie du Népal !

Le retour à Pokhara se fait en cinq heures par bus, normal sur la piste. La mousson nous surprend, sur le toit de l'engin, ça décoiffe ! Un jour, deux jours même de repos. On sent que les muscles ont travaillé différemment, en vélo on se fatigue moins tout de même ! Ensuite, on s'en va pour rejoindre l'apogée de notre parcours asiatique : Katmandou la mystique.

De Katmandou à Casablanca

11/06/2005 au 04/07/2005

Nous y sommes, après une montée titanesque qui la rend désirable et détestable, Katmandou se dévoile dans son nuage de pollution. Plus qu'une ville, un symbole, un nom célèbre qui sonne comme la cloche de l'arrivée au bout de la route lointaine. Il y a un plaisir dont nous ne vous avons pas parlé, c'est celui d'arriver dans une ville magnifique comme un cheveu sur la soupe, deux cyclistes suants qui s'installent en l'occurrence sur la place historique de Katmandou, le sourire aux dents avec la sensation du travail récom-

pensé. Comment décrire cette ville ? Difficile, elle évoque sans doute trop de choses... Essayons.

Une ville religieuse ? Oui, même si cela ne se ressent pas autant que pour Varanasi. On y trouve des temples au coin des rues aussi naturellement qu'une borne postale... Cette fois-ci, ils sont bouddhistes et les célèbres yeux de bouddha nous observent de leur regard étrange, coloré et mystique. Une forte communauté de Tibétains s'est installée ici et aux stupas (temples bouddhistes en forme de coupole, surmontés d'une flèche supportant des yeux de bouddha), on peut observer les rites tibeto-bouddhistes comme les processions circulaires, les moulins à prières qui tournent, les mantras débitant sans cesse... Les visages népalais ne sont pas si différents des visages tibétains. Comme le nom des Népalais l'indique, ils sont beaux avec leurs sourires bridés, beaux avec leur gentillesse, beaux dans leur liberté. Ils déambulent dans les rues aux maisons de briques et au milieu de ces temples, dont le style nous rappelle la Chine... que nous ne visiterons pas. L'influence de plusieurs styles se fait sentir et l'hindouisme de l'Inde n'est pas loin.

Nous ne trouvons pas beaucoup de vieux babas cool, issus de la vague hippie des années 1970. Petite déception... Aurai-ils fui la perte de l'identité de cette ville ? Pourtant, si on y trouve tout le confort moderne, l'aspect spirituel ne semble pas complètement désagrégé et le tourisme reste raisonnable, pas trop dément. Peut-être que dans une capitale, l'afflux de visiteurs est moins remarquable que dans la montagne. Et peut-être également que notre œil n'est pas assez habile pour distinguer les Népalais de tous les voyageurs asiatiques qui maintenant ne sont plus minoritaires !

Nous retrouvons quelques amis rencontrés pendant notre trek. Notre joyeuse bande de 21-22 ans de moyenne échange avec plaisir ses souvenirs et ses impressions autour de plats de momos, chaussons à la viande ou aux légumes, spécialité tibétaine largement démocratisée ici. Nous avons même retrouvé notre ami Thierry, qui nous a fait la surprise de nous rejoindre à Katmandou, après six mois de séparation depuis la Turquie ! Nous avons fait du chemin depuis ce temps.

La grande aventure, c'est de refaire en deux jours ce qu'on a mis neuf mois à atteindre, autrement dit prendre l'avion. Les offres bon marché se révélant rares, nous nous en remettons à un voyageur qui nous annonce deux jours avant le départ qu'il a trouvé notre billet pour... Casablanca. Nous vivons les extrêmes en peu de temps, le billet d'avion porte ces deux noms : Katmandou – Casablanca.

Les dernières heures à l'autre bout du monde sont empreintes de nostalgie, difficile de réaliser ce qu'on laisse, ce qui nous manquera, la vie qu'on va laisser en ces lieux. Pour l'anniversaire de Thierry, nous finissons une nuit blanche à chanter « *Namasté Katmandou* » sur les marches d'un temple antique, accompagné par la guitare de Thierry, son unique bien.

En deux lignes : départ le 10 juin à 22h30, transit par Dubaï, arrivée le 11 juin à 14h, nous avons fait plus de 9 000 kilomètres. Aéroport Mohammed V, miracle : les vélos n'ont rien, les dix sacoches sont là et nous enfourchons Allochtone et Bucéphale comme si de rien n'était... Une demi-heure plus tard, nous sommes invités.

Le Maroc semblait un bon pays pour l'accueil : à première vue, nous en avons une image de pays musulman agréable pour ses invités : cela semble se vérifier ! Nous resterons deux jours avec la famille Zirar, le temps de goûter à toutes les spécialités culinaires de la

maman, fière de nous présenter couscous, poulet et tajine ; de manger hommes et femmes séparés, tous autour du plat, une convivialité qu'on aimerait avoir en France. Des idées à prendre, comme partout. Nous visitons Casablanca avec les deux frères, la médina avec ses vieilles portes et l'immense mosquée Hassan II, qui doit faire la fierté des habitants. . . Encore plus magique, Marrakech, rejoint après deux jours de routes et du désert magique.

Marrakech, un nom qui fait aussi rêver, une ambiance spéciale dans les souks, où chaque marchand se révèle un harceleur, où les odeurs des épices et des légumes de tous les jours se mêlent à celles des tanneries, puantes, et où les cris des enfants rencontrent ceux des vendeurs en tous genres. On retrouve le tourisme de masse, son confort de tous les jours et ses inconvénients, mais pour celui qui cherche le quotidien des gens, il y a toujours, comme dans toute ville, des petites ruelles pleines de vie avec des maisons ornées de zelliges (carreaux de faïence), des authentiques épiciers marocains et des sourires moins vénaux. Le charme est là, avec la chaleur.

Et puis, nous repartons pour trois jours aussi beaux que chauds, où l'eau et les cascades d'Ouzoud sonnent comme des oasis, où les oliviers parsèment les collines, où les plaines aux blés maigres succèdent aux montées épuisantes et aux vues incroyables. Il nous faut rejoindre Beni-Mellal, où notre ami Quentin habite. . . Cela se fait après avoir gravi, sur la piste, une montagne de l'Atlas. Dans la nuit qui tombe, nous descendons « à fond la caisse » cette route cassante de plus en plus invisible. Ouf, on arrive, et Quentin qui nous croyait au Tibet nous voit débarquer chez lui à l'improviste ! La surprise passée, on s'organise pour rejoindre le festival d'Essaouira (musique *gnaoua*, issue des anciens esclaves africains, et musique du monde), via Marrakech, où nous retrouvons d'autres amis.

Essaouira, c'est un petit port sympathique, moderne dans son esprit, charmant par ses maisons, envoûtant pour ce festival de quatre jours. Incroyable, tous ces jeunes, cette liberté dans un Maroc encore assez traditionnel ! Notre chance au Maroc est d'avoir vécu des choses assez différentes grâce aux personnes rencontrées.

Mais la course commence, car nous devons rentrer à la maison : pas le temps de faire du vélo, le bus nous aidera à rejoindre Lisbonne, la capitale du Portugal, depuis Beni-Mellal. Deux jours de bus et de bateau pour un sacré raccourci ! Le 30 juin, nous y sommes.

Dernière ligne droite, dernier chapitre de notre histoire 05/07/2005 au 17/07/2005

Au loin, perchées sur les collines, de grandes ailes d'éoliennes tournent pour éclairer la capitale portugaise. Première vue depuis le plus long pont d'Europe sur la ville vallonnée qui nous accueille à bras ouverts. Bientôt, tous les deux assis sur une place chaleureuse qui domine le Tage, nous redécouvrons la bonne bière fraîche en compagnie d'un soleil couchant. . . et de quelques fraises. Plaisir du moment et de la première gorgée de bière qui vous pique la gorge.

Comme toujours et depuis maintenant des mois, nous ne pouvons guère vous décrire ce que nous avons visité, puisque notre priorité consistait à s'immerger dans la vie locale en se perdant dans les quartiers populaires, en suivant les traces du tram, en prenant notre temps tout simplement. Voyager sans guide, c'est aussi cela : prendre le risque de

passer à côté de beaux musées ou expositions, mais se sentir tellement plus libre dans les lieux qui nous appellent. Depuis longtemps, nous nous disons en effet qu'il y a souvent une ville touristique et une ville populaire et que, tout compte fait, découvrir les deux est le meilleur moyen pour se faire une idée réelle du caractère d'une cité. En regardant partout, en restant ouvert aux gens.

Partons donc à sa rencontre.

Sourires dessinés sur des visages sereins ; ruelles cachant le tram jaune ou bien rouge ou bien vert encore ; vieillesse assise avec calme, sur un banc, sous un arbre, entouré d'air étouffant ; jeunesse vêtue dans les vacances, de grosses lunettes posées sur le visage, jupe, sandales. . . Ces vêtements décrits sont finalement les mêmes qu'en France, étrange de retrouver toute cette liberté d'un seul coup après un Maroc qui cache encore beaucoup ses femmes.

La journée, le ciel répand sa teinte bleue entre les ruelles serrées du château, les vêtements étendus aux balcons sur un fil battant au vent, la faïence des *azulejos*, petits carreaux, éclate de brillance, la vague de silence et de calme dans les rues s'accroît avec la chaleur du zénith.

Le soir, les premiers restaurants de Bairro Alto – le « haut quartier » touristique de Lisbonne – allument leurs bougies, leurs barbecues ; tandis que les bars s'illuminent de mille et une ambiances. Les amoureux romantiques se tiennent par la main et gravissent les nombreuses marches de la ville jusqu'à trouver l'endroit à leur goût. Attablés souvent sur une terrasse, ils s'adonnent aux joies du Porto et de la gastronomie portugaise, heureux, et les yeux dans les yeux. . . Vers minuit, l'ambiance commence à renverser les bouteilles de bière sur la route, et ceci jusqu'à très tard dans la nuit. Folle jeunesse, jeunesse folle !

Le gros problème d'une ville si collineuse réside dans le fait que les personnes ne s'amuse pas à souffrir en vélo, et qu'il n'existe donc pour ainsi dire aucun réparateur à vélo dans cette capitale. Une roue arrière à réparer relève alors du parcours du combattant. Une fois de plus, la chance vient nous aider pour une réparation finalement réussie.

À peine remis en selle, nous filons vers Coimbra pour retrouver une amie française qui y étudie, Myriam. Comiquement ou malheureusement, lorsque l'on voyage depuis longtemps nous ne nous rythmons plus avec les heures ni avec les dates et encore moins avec les jours ; c'est ainsi que nous arrivons au rendez vous avec un jour de retard ! Coimbra est une ville étudiante dont les étudiants étrangers peuvent profiter par le biais du programme d'échange européen Erasmus.

Encore une pause pour nous balader, boire quelques bières et découvrir la jeunesse de là-bas. La maison où nous logeons est assez fantastique, elle a l'image de celle du film *L'auberge espagnole* avec des Belges, Espagnols, Italiens et une Française. Étape très agréable qui donnait envie de rester un peu plus longtemps. . . Mais voilà, depuis peu, nous nous référons à la date où nous devons arriver à Angers.

Faire du vélo au Portugal, c'est un peu comme si l'on mélangeait un brin de paradis dans une soucoupe d'enfer. Le brin s'imaginer par les paysages que nous longeons, la soucoupe par le vent qui nous fait face, la chaleur qui nous étourdit, le relief chaotique qui ne donne aucun rythme régulier, la route trop neuve et trop large, sans intérêt pour des cyclotouristes.

Heureusement, les fins de journées se concrétisent par des endroits idéaux pour cam-

per et trouver tout le bonheur de dormir à la belle étoile, seuls avec nos étoiles, à méditer nos presque derniers kilomètres.

Nous remontons ainsi jusqu'au nord du Portugal. Ville étape : Bragança. Depuis longtemps nous n'avons pas sonné pour demander l'hospitalité : en tentant à la porte d'un presbytère, nous tombons sur... l'évêché. On voit de plus en plus grand !

Après tous les bons soins prodigués par l'évêque de cette ville, nous nous sentons prêts pour retrouver le car et arriver sous peu en France.

Depuis le car, un pincement au cœur, celui de ne pas passer la frontière française à vélo et de ne pas la vivre pleinement. Pour retrouver quoi de l'autre côté ? Du camembert, et du saucisson. Enfin !

Bayonne, le 10 juillet, 2h. « *Vite ! Il faut trouver un parc où finir la nuit car une dure journée nous attend demain.* » En pleine ville, un carré de pelouse silencieux et à l'abri des regards nous tend la main. Des choses inimaginables en début de voyage.

Nous avons choisi de privilégier le bord de mer pour rentrer, finalement nous traçons le trajet du retour en deux étapes : Bayonne – La Rochelle, trois jours ; La Rochelle – Angers, un jour et demi.

Le pays basque et ses airs de pelote, la forêt landaise, puis la traversée du bassin d'Arcachon et de l'estuaire de la Gironde par le bac... La Rochelle n'est plus très loin désormais.

Pendant cette remontée, les kilomètres restants pour arriver s'égrènent au fil de la journée, un peu à la manière d'un Tibétain qui se concentre pour faire bouger la dernière bille de son chapelet et ainsi finir la boucle. Cette sensation de « il ne nous reste plus qu'une petite poignée de centaines de kilomètres pour redécouvrir ce que nous avons laissé dix mois auparavant » se révèle être à la fois succulente et marquante.

Le soir, la mer nous accueille avec ses grosses vagues qui nous massent et nous enlèvent la sueur de la journée. Trois jours passés à dormir près des dunes sous la pinède, merveilleux, une petite retraite spirituelle quotidienne, en ermites, en vieux couple... En dix mois, nous n'avons pas perdu la langue et en apprenons sans cesse et toujours l'un de l'autre.

L'arrivée à La Rochelle s'avère être plus mouvementée que ce que nous avons imaginé, les Francofolies nous accueillent elles aussi pour passer une soirée agréable en forme de clin d'œil pour notre dernière famille d'accueil. Un couple charmant qui nous propose l'apéro puis le repas puis le camping dans leur jardin... et c'est ainsi que nous nous endormons avec Mano Solo qui chante notre berceuse pour ce soir. C'était agréable de trouver des gens qui comprenaient ce voyage pour l'avoir un peu vécu : eux avaient roulé en 2 CV-combi jusqu'en Inde, au temps où l'Iran et l'Afghanistan n'étaient ni effrayant ni dangereux.

Un jour et demi encore. Non ! Il ne reste plus qu'un jour et demi à être tous les deux, à vivre notre aventure enchanteresse. Quelques derniers sourires dans le rétro du vélo, quelques dernières prises de vent de notre part pour reposer l'autre... Quelques heures pour réaliser que nous sommes à la fin de notre boucle, quelques kilomètres pour nous dire au revoir, et quelques dernières étoiles filantes pour nous faire à nouveau rêver...

Angers, 14 juillet. Après une agréable journée passée avec Laure, une amie qui nous montre « la douceur angevine », nous retrouvons au rendez-vous de la gare nos amis

courageux, Coco, Charles et Ségogo, qui se joignent à nous pour l'étape Angers – Montfort-le-Gesnois sur deux jours. Le vent nous pousse enfin ! La découverte de la campagne sarthoise se fait avec plaisir, villages aux clochers pointus, routes communales désertes... et pêcheurs du dimanche ! Pédaler ainsi, avec ses amis, fut un plaisir.

Revenir à Montfort, passer une nouvelle soirée avec nos amis et notre famille, reconnaître un lieu. Le pont est toujours là, l'eau s'y écoule toujours.

Une petite quinzaine de cyclistes viennent se mêler à nous pour la petite vingtaine de kilomètres restante, étape au col de la Vallée Saint-Blaise. Il faut bien faire partager nos efforts de ces derniers dix mois !

Tout à coup, au loin, une pancarte ! « LE MANS ». Notre cœur se resserre certainement, nos pensées sont éparpillées dans les quatre coins de notre route... mais nos pieds pédalent encore. Nous effectuons dans un « 72 » tant désiré, grâce à la communale 8, le retour au berceau natal.

Nous deux, côte à côte, retrouvons l'inscription de la rue Henri Tessier, celle qui signifie désormais : « *Nous sommes de retour !* », « *Le rêve est réalisé !* »

Nous sommes attendus par un petit groupe de personnes qui nous « flashouillent » dans un moment peu ordinaire. Émotion du moment que de resserrer dans ses bras les personnes que l'on aime. Et puis, la même chanson qu'au départ s'évade de la bouche de Marie, cette fois s'accompagnant de pensées bien différentes. Pensées tournées vers le passé ou bien le présent, non plus vers le futur. Les larmes ne sortent pas, mais l'atmosphère est étrange... « Dis-moi ces dix mois... »

Alors, comment conclure ce périple ?

Peut être que la meilleure façon est de vous écrire un poème ? Imaginez-vous que nous sommes en train de vous le lire. Vous devant nous. Vous, toujours à nos côtés.

Et pourquoi donc partir ? Mais pourquoi une raison ?

Pour les choses à venir, découvrir des passions

Le passé est acquis, le futur à venir

Papa, Maman merci, il faut se découvrir

Mettons nos peurs à nu, elles cachent nos envies

Je te crains, tu me crains, vous vous craignez aussi

Mais pourquoi mon ami ? Je viens pour te parler,

Traverser ton pays, savoir qui tu es

Reçu comme des rois au pays étranger

Nous dormons sous un toit, chez toi hospitalier

Ton ordinaire pour nous est l'extraordinaire

Pour cela le vélo se révèle un bol d'air

Pluie, neige, vent, canicule, terre, boue, sable et gravier

Animaient cette route vers l'ailleurs désiré

Si longtemps chevauchés nos vélos compagnons

On gravit vaillamment ces vallées et ces monts

Le voyage prend son sens lorsqu'il a un retour

*Mais lorsque l'on voyage, on se sent plein d'amour,
Pour vous pour ces rencontres d'un jour ou bien d'une heure
Malgré tous les efforts, malgré toutes nos humeurs*

*Souvenir souvenir, comme un mot te réduit
Comment vous dire ces mois ? Une réponse : un sourire
Toi et moi c'est un nous c'est une tranche de vie
Apprendre à vivre ensemble : un défi réussi*

Poème composé à deux à l'occasion de notre retour, en forme de discours.

Voilà, des choses difficiles à partager, comme vous pouvez l'imaginer, nous espérons avoir un peu partagé ce voyage, dans son aspect rêveur et aventureux, mais aussi pour ce qui est de la recherche intérieure et des moments moins évidents. Pour nous, c'est quelque chose d'irregrettable, dont on ne peut dire clairement ce qu'il a apporté, mais qui nous a rendus... moins « folle jeunesse ».

Index

Premiers tours de roue	2
Le Mans – Nancy	2
Nancy – Grenoble	3
Grenoble – Vérone	4
Vérone – Budapest	6
De Budapest aux Carpates	9
Bucarest – Istanbul	11
Turquie – Iran	13
Iran – Pakistan	16
Pakistan – Inde	19
Débuts en Inde	21
Célébration de <i>Holi</i>	25
Avec les enfants de Varanasi	26
Sur la route de Katmandou	30
De Katmandou à Casablanca	32
Dernière ligne droite, dernier chapitre de notre histoire	34